

X43- DDs à l'écoute des modèles...

Émission du 10/06/2025 sur DDs TV
https://democratiesdirectes.org/index.php/dds-tv
Musique : Kipling – Carmin. D
https://hyperfollow.com/carminD

Verbatim total brute transcrit par IA

[Intervenant 4] (2:07 - 6:08)
Bonsoir à tous, bonsoir Marc, bonsoir Stéphane, bonsoir Karim, ce soir nous allons donc avoir un space spécialement dédié au mouvement La Voix Citoyenne que va nous présenter Karim Mahmoud Vintam. Avant cela, comme à l'accoutumée, je vais rapidement et brièvement rappeler les règles et le déroulé de ce space, à savoir que la sexualité, la santé, la religion et le vote sont appelés à rester dans la sphère privée, que la polémique stérile, les attaques personnelles et les procès d'intention n'ont pas leur place dans cet agora, les parlers forts, les insultes, les propos répréhensibles légalement, les pétroles seront immédiatement sanctionnés par une exclusion, aucune censure néanmoins d'expression ne sera pratiquée dans le respect de la législation en cours bien évidemment, l'opposition bienveillante, la critique constructive et respectueuse, la divergence d'opinion, tout cela est fortement encouragé bien entendu, le savoir-être et le savoir-vivre doivent être au service du savoir-faire, la citoyenneté est un état transversal de notre humanité que nous devons développer.

La durée de ce space est prévue pour plus ou moins deux heures, nous préconisons à l'invité et aux auditeurs d'épingler les ressources dans la bulle mais aussi pour les intervenants et bien sûr l'invité épinglé en haut du space, nous vous invitons également à vous munir d'un bloc note physique ou numérique pour préparer vos interventions de façon à ce qu'elles soient le plus efficaces possible et nous vous demandons d'éteindre vos micros lorsque vous ne parlez pas de façon à ce qu'il n'y ait pas de superposition de voix puisque ce space comme tous nos spaces sera extrait par une intelligence artificielle sous forme de verbatim permettant de les retravailler si nécessaire.

Et enfin, vous devez demander à être intervenant et quand vous êtes en intervenant, à lever la petite mimine pour que l'on puisse transférer les paroles de façon organisée. Donc comme je vous le disais, ce soir nous recevons Karim Mahmoud de Vintam qui va nous parler du mouvement La Voix Citoyenne et donc qui est Karim ? Et bien Karim est né en 1976 d'origine multiculturelle tunisienne et bretonne par son père, guadeloupéenne et anglaise par sa mère.

Karim est une personnalité engagée dans le domaine de la citoyenneté et de l'inclusion sociale, il a un parcours académique solide étant diplômé de Sciences Po Paris, titulaire d'un DEA en sociologie et d'un MBA de l'ESSEC. Il a également étudié à Cambridge en Angleterre et à Cornell University aux Etats-Unis. Il est cofondateur et délégué général de l'association Les Cités d'or créée en 2007 avec son frère.

Cette association vise à réveiller les consciences citoyennes et à offrir des perspectives d'avenir aux jeunes, notamment ceux qui sont en décrochage scolaire ou en situation de marginalisation. Il a aussi été conseiller du président de l'AFAO Organisation des Nations Unies pour l'alimentation et l'agriculture. Il a enseigné la géopolitique et l'histoire des idées politiques à l'Institut d'études politiques de Lyon et à l'Institut catholique de Paris et a aussi été producteur junior de documentaires sur des sujets de société et conseiller technique auprès du maire de Lyon.

Il est également l'auteur de plusieurs ouvrages dont « La France est morte, vive la France » pour une deuxième révolution française parue en 2017 et « Pour une église autre ». Karim Mahmoud Vintam est reconnu pour son regard lucide sur les défis de la jeunesse et son engagement à redonner aux jeunes le sens de la citoyenneté et l'estime de soi. Il se décrit comme un homme de terrain qui met son talent au service des autres, proposant notamment la convocation d'une assemblée constituante, l'instauration de conseils citoyens locaux et un contrôle plus transparent des médias et pouvoirs politiques.

Il a été candidat aux élections législatives de 2024 dans la deuxième circonscription du Rhône sous l'étiquette « Région et peuple solidaire » et le mouvement « La voie citoyenne ».

[Intervenant 1] (6:08 - 7:03)
Très bien, merci beaucoup. Je suis très heureux et très honoré d'être parmi vous ce soir. Alors la présentation était très fidèle à quelques réserves près.

On parlait d'origine multiculturelle. Je suis d'abord et avant tout Guadeloupéen, en fait, puisque c'est en Guadeloupe que j'ai passé toute mon enfance. J'ai quitté Guadeloupe à 16 ans et c'est vraiment là que sont mes racines.

Le père de mon père était tunisien, la mère de mon père était bretonne, mais mes racines sont d'abord et avant tout guadeloupéennes. La deuxième chose, c'est que je ne suis plus aujourd'hui délégué général de l'association Les Cités d'or, que j'ai en effet fondée avec mon frère et que j'ai quitté d'ailleurs un peu à contre-cœur en 2022 pour justement m'engager dans l'arène politique sans mettre l'association en danger.

[Intervenant 4] (7:04 - 7:44)
Très bien, donc effectivement c'est important de préciser puisque la vie en Guadeloupe n'est pas forcément la même que celle que les métropolitains peuvent connaître et que ça forge aussi effectivement une base culturelle non négligeable. Marc, je t'en prie, je vais te laisser reprendre la main. Marc précisait Karim pendant que tu étais en train d'essayer de te reconnecter que vous aviez déjà échangé en privé suite à vos échanges sur vos tentatives

législatives de 2024 et que de ce fait vous aviez déjà pu approfondir un petit peu donc ça va être intéressant de voir comment Marc perçoit l'ensemble de tes actions à travers ce mouvement qu'on va essayer de découvrir à travers toi.

Marc je t'en prie.

[Intervenant 6] (7:46 - 8:21)
Donc comme je disais en fait on a suivi un peu une trajectoire similaire puisque j'ai des candidats aussi aux législatives donc plus dans l'idée de mettre un pied à la porte et en gros de mener toutes les batailles qu'on présentait puisqu'on n'était pas prêt en 2024 et Macron a fait exprès d'ailleurs d'accélérer le rythme et du coup Karim est-ce que tu peux nous dire un peu de toi sur ces législatives, comment ça s'est passé pour toi, comment tu t'es organisé et quelle était la direction et du coup comment tu t'es mis

[Intervenant 1] (8:21 - 15:11)
à contacter les autres candidats qui avaient la même trajectoire ? Oui merci Marc alors en effet quand le président de la république a pris la décision malencontreuse de cette dissolution je me suis dit comme tant d'autres sans doute un peu partout en France que je ne pouvais pas rester les bras croisés et que mon devoir était de présenter ma très modeste candidature dans la mesure notamment où je ne me retrouvais dans absolument aucune offre politique existante.

Donc ça a été pour moi une première puisque j'ai été conseillé de grands élus à divers niveaux mais je n'avais jamais pris le parti de me présenter moi-même et en fait la raison de ma candidature pour essayer d'être bref c'était d'essayer de proposer aux électeurs de changer radicalement les règles du jeu puisque mon constat premier c'est que nous ne sommes pas en démocratie. Alors évidemment quand on ose comment dire énoncer ce sacrilège la réponse qu'on nous assène la plupart du temps c'est ben tu as qu'à aller vivre en Chine ou ailleurs voir comment ça se passe. Si vous voulez quand je dis que nous ne sommes pas en démocratie ce que je veux dire c'est que le peuple le peuple n'a pas le pouvoir et on n'est pas du tout dans le cadre d'un gouvernement du peuple par le peuple pour le peuple.

Nous sommes selon moi dans une oligarchie libérale, une oligarchie parce que le pouvoir est entre les mains d'un petit réseau de pouvoir qui mêle des gens au sein de l'appareil d'État, des gens également à des postes économiques stratégiques, une oligarchie donc libérale dans la mesure en effet où nous avons un état de droit plus ou moins bien respecté qui nous garantit contre l'arbitraire, un arbitraire trop criant et trop voyant du pouvoir. Mais nous ne sommes pas en démocratie.

Donc encore une fois, je risque de me répéter, mon enjeu, ma visée est de contribuer à changer radicalement les règles du jeu dans tous les domaines et ça commence évidemment par le fait d'établir un cadre démocratique. Alors on va sans doute rentrer dans le détail un peu plus tard. Je suis partisan plutôt que d'une seule démocratie directe, je serais plutôt partisan d'une démocratie continue, c'est-à-dire qu'à mon sens, pour que la démocratie fonctionne, il faut qu'elle puisse marcher sur toutes ses jambes, et elle en a au moins deux.

La première jambe, qu'on connaît bien et dont on voit toutes les insuffisances depuis bien longtemps maintenant, c'est la jambe représentative. Il y a donc des personnes qui à échéance régulière briguent les suffrages de leurs concitoyens sur la base d'un projet. Jusque-là, ça ne pose pas trop de problème.

Le problème émerge selon moi quand ce mandat devient une espèce de chèque en blanc où

des personnes vont se sentir légitimées à travers une élection à faire pendant la durée de leur mandat à peu près ce qu'elles veulent. J'estime que ce n'est pas du tout normal, et je ne suis pas d'ailleurs le seul à le penser. Ce que j'appelle démocratie continue, c'est un cadre démocratique dans lequel constamment les citoyens, notamment ceux qui le souhaitent évidemment, peuvent prendre part aux affaires publiques et se prononcer, délibérer sur les questions qui les concernent.

Ça suppose évidemment qu'il y ait des infrastructures démocratiques qui n'existent pas aujourd'hui, très clairement. Et donc le projet, c'est notamment de pouvoir faire sauter ce verrou du régime oligarchique dans lequel nous vivons, pour tenter de mettre en œuvre non pas une énième république, une sixième, une septième, une dixième république, mais une première démocratie. Parce que ça, ça nous changerait vraiment.

Mais évidemment, indépendamment du cadre démocratique lui-même, il y a tout un tas d'autres éléments qu'il faut prendre en compte, et je n'en citerai que deux à ce stade. Le premier élément, c'est la possibilité d'un espace médiatique libre, indépendant et pluraliste. Parce que sans espaces médiatiques de cette nature-là, il sera impossible d'aller où que ce soit.

Dans la mesure aujourd'hui où l'espace médiatique est contrôlé pour partie par le pouvoir politique, et pour une autre partie par des intérêts privés qui ont peu ou prou, eux aussi, lien avec le pouvoir politique. Je parle évidemment de quelques milliardaires qui se comptent sur les deux doigts de la main et qui possèdent la quasi-totalité des médias de ce pays. Le deuxième point sur lequel j'aimerais m'apesantir assez rapidement, c'est le fait qu'il ne peut pas y avoir de véritable démocratie si la société elle-même n'a pas un minimum de poids, un minimum de levier, un minimum de main sur les secteurs économiques stratégiques.

Ce que j'appelle les secteurs économiques stratégiques, ce sont les secteurs dont on a impérativement besoin en tant que collectif pour pouvoir fonctionner, pour pouvoir avancer. Et ce que j'appelle de mes c'est non pas une étatisation de ces secteurs, mais une socialisation. C'est-à-dire que l'idée serait que différents secteurs stratégiques, on peut penser évidemment au secteur de l'énergie, au secteur des transports, au secteur de l'eau, enfin toutes les industries de réseau notamment, mais d'autres aussi, toutes ces industries devraient être mises sous le contrôle non pas de l'État, parce qu'on sait que l'État a son propre agenda et ses propres intérêts qui ne sont pas nécessairement ceux de la population, mais mettre ces secteurs entre les mains de la société elle-même à travers par exemple des dispositifs juridiques comme celui des SIC, les sociétés coopératives d'intérêt collectif. Alors je pourrai y revenir un peu plus tard. Mais je vois que Stéphane demande la parole, donc je me tais.

[Intervenant 2] (15:14 - 17:14)
Non, pas du tout, il ne faut pas fonctionner comme ça. On t'écoute avec attention et avec grand intérêt, d'autant plus que je ne voulais pas faire une incise ni compléter ou poser une question pour l'instant sur ce que tu dis. Mais la première des questions que j'avais envie de te poser est un peu inapropos par rapport à ce que tu disais, mais ce n'est pas grave puisque tu as attaqué directement dans le vif du sujet.

On voit bien l'esprit efficient d'un management, d'un cadre et d'un professeur qui va directement au but. Néanmoins, quand je regarde ton CV, tu as fait Sciences Po, tu as un MBA, comment une personne qui, sans que ce soit péjoratif dans ma bouche, forcément est formatée pour faire partie de nos édites de la grande administration ou d'aller tout droit dans un cursus qui peut mener à la gestion ou à la direction de grands comptes, on arrive à un tel constat qui, entre guillemets, là encore une fois sans que ce soit négatif dans ma bouche, pourrait paraître populiste. Il y a comme une forme de schizophrénie entre le parcours et les

études que tu as faites et le constat dans lequel tu es aujourd'hui. Est-ce que tu pourrais nous expliquer comment s'est fait ce cheminement d'un monde à l'autre puisque visiblement, on le constate tout le temps, les gens sont vraiment préformatés, j'allais presque dire préfabriqués pour une destinée politique et financière et industrielle et d'entreprise et visiblement, ce n'est pas du tout l'orientation que tu as prise.

Donc ça nous intéresserait aussi de connaître, peut-être avant de rentrer dans le débat des idées, le pourquoi du comment de l'homme que tu as été ou le jeune homme de celui que tu es aujourd'hui.

[Intervenant 1] (17:15 - 33:24)
Bien sûr, bien sûr. Alors il y aurait pour ça à tisser deux lignes. Ce que j'appellerais une ligne de vie et puis une autre ligne plus anecdotique qui serait la ligne académique, la ligne du cursus académique.

Je commence par la ligne de vie. Comme je le disais, j'ai grandi en Guadeloupe, très proche de mes grands-parents et notamment de ma grand-mère qui était une femme décente. Alors, ce que j'appelle une femme décente, c'était quelqu'un qui avait un certain nombre de valeurs mais qui, plus important que cela, tentait d'aligner au quotidien ses pensées, ses paroles et ses actes.

Et je dois dire que cet exemple m'a toujours profondément habité, marqué, façonné. La Guadeloupe, cet éveil à la vie en Guadeloupe, a aussi pour moi été un éveil à la société et à ses dysfonctionnements. La Guadeloupe était, et malheureusement pour partie demeure, une société postcoloniale.

C'est-à-dire que les clivages entre les personnes, entre les classes, mais aussi entre les couleurs de peau sont extrêmement marqués sous nos latitudes tropicales, malheureusement. Parce qu'en fait, si vous voulez, la colonisation a laissé tout un ensemble de stigmates, et de stigmates bien souvent très profonds, qui ont contribué à déformer, fausser l'image que les gens ont d'eux-mêmes par rapport à une certaine image de grandeur, de beauté ou de supériorité qui leur a été inculquée. Donc cette expérience-là a été pour moi très marquante et m'a permis aussi, du fait de mes origines, de pouvoir faire un pas de côté.

Parce que très très vite, je me suis rendu compte que j'étais trop noir pour les uns, mais pas assez pour les autres. Trop blanc pour les uns, mais pas assez pour les autres. Et quand à 16 ans je suis arrivé à Paris pour poursuivre mes études, je me suis rendu compte que j'étais trop arabe pour les uns et pas assez pour les autres.

Donc si vous voulez, j'ai constamment été amené à naviguer dans des environnements où j'étais, d'une certaine façon, le cul entre deux chaises. Ça c'est le premier élément d'explication pour essayer de vous expliquer qu'en fait, très vite je me suis rendu compte que les évidences des uns ne sont pas nécessairement universelles, c'est le moins qu'on puisse dire. Et tout le monde a ses propres préjugés, ses propres certitudes, ses propres évidences.

Et le fait d'être comme ça, comme je le disais, constamment le cul entre deux chaises, a fait que je me suis très vite rendu compte que ce qui était évident pour les uns pouvait ne pas l'être du tout pour les autres. La deuxième ligne, c'est la ligne scolaire, la ligne académique. J'allais dire la chance, c'est même pas une chance.

J'ai toujours été comme un poisson dans l'eau à l'école, parce que les codes scolaires, je les ai assez vite compris, intégrés, et j'ai assez vite joué avec. Mais dans le cadre de l'école, je me suis

rendu compte assez vite aussi que notre système scolaire était un système qui donnait une prime très très nette à un type spécifique d'intelligence sur toutes les autres. Une intelligence qu'on pourrait qualifier de discursive ou d'hypothético-déductive.

Donc on part de quelques hypothèses, on a quelques éléments théoriques et puis on déroule le fil jusqu'aux conclusions. C'est une approche extrêmement abstraite et bien souvent qui tourne à vide, mais c'est malheureusement l'approche qui est privilégiée par notre système. Et j'ai vu beaucoup de mes camarades, mais aussi de gens très proches autour de moi, je pense à mon petit frère notamment, qui n'ont pas du tout trouvé leur place dans ce système, qui a pourtant fini par les convaincre de leur propre nullité.

Puisque, et là je vais peut-être parler d'un premier mythe fondateur, d'une première illusion fondatrice sur laquelle tient l'ensemble du système, c'est l'illusion fondatrice de la méritocratie, c'est-à-dire le fait qu'à travers un système scolaire qui est censé être régi par des règles justes, tout le monde aurait les mêmes chances de réussir. Et donc, ceux qui réussissent ne le devront qu'à leur seul talent, et ceux qui échoueront ne le devront qu'à leur seule incompétence ou bêtise. Et malheureusement, nos systèmes scolaires vont, si vous voulez, générer trois types de produits.

Le premier type de produit ou le premier type d'individus qui vont être formés, c'est ceux qui vont être appelés à rejoindre l'élite. C'est-à-dire des personnes qui vont, parce qu'elles sont dans un cadre familial porteur ou autre, ou parce qu'elles sont accompagnées, vont pouvoir intégrer les règles du jeu scolaire et jouer avec. Ces personnes, évidemment, la plupart du temps vont faire des études sans année croche, des études parfois brillantes, accumuler les diplômes, les grandes écoles, et puis ressortir du système à une vingtaine d'années, pas plus, ce sont des gens qui ont quoi, 22, 23, 24, 25 ans ?

Des gens qui vont être convaincus de leur supériorité, quels que soient les démentis que pourra leur apporter l'expérience ou la vie par la suite. Ces gens font partie de l'aristocratie républicaine. On a, à l'autre bout du spectre, des personnes qui vont faire des études exégrables, qui vont quitter le système scolaire en courant ou qui vont en être chassées.

Et ces gens, même quand ils vont parfois alimenter une espèce de posture un peu crâne, un peu crâneuse, sont quand même des gens qui vont intérioriser le fait qu'ils sont nuls ou qu'en tout cas qu'ils ont eu les mêmes chances que les autres mais qu'ils n'ont pas su les saisir. Et ces gens-là, donc, vont très très vite sortir du jeu. Sortir du jeu scolaire, évidemment, mais ensuite, y compris sortir du jeu social et politique, en se disant de toute façon « je ne suis pas compétent, d'autres sont plus compétents que moi ».

Et puis, entre ces deux extrémités, vous avez le marais, c'est-à-dire des personnes qui vont faire des études que je qualifierais de « normales », entre guillemets, qui vont ressortir du système avec un diplôme ou une formation, mais qui vont, la plupart du temps, cantonner leur champ de compétence ou d'expertise aux seuls éléments qui ont été validés par leur diplôme. Et qui, pour le reste, vont régulièrement dire, face à un débat public ou autre, « ah mais vous savez, moi je ne suis pas compétent là-dessus, il y a des experts qui sont bien plus compétents que moi, donc écoutons-les et suivons-les ». Le problème de cette majorité, c'est qu'évidemment, sur n'importe quel sujet qu'il soit, vous trouverez toujours deux experts, également rigoureux, mais qui seront en désaccord radical l'un avec l'autre.

Ça, ça veut dire, qu'un sujet politique ou un sujet civique est un sujet qui, par définition, a plus d'une réponse possible. Et que la réponse à apporter à une question politique n'est jamais une réponse univoque, ne peut jamais se cantonner à la dimension technique ou technicienne, mais

implique une dimension éthique et politique. C'est-à-dire que je vais me déterminer, non seulement en fonction des informations techniques, des données quantifiables, des données vérifiables, que je vais pouvoir glaner autour de moi, et l'espace public et le débat public est censé être fait pour ça, même si on en est bien loin aujourd'hui, mais in fine, je vais me déterminer en fonction des valeurs qui m'habitent, c'est-à-dire de ces principes directeurs d'action et de jugement que je porte en moi, bien souvent d'ailleurs de façon inconsciente. Mais ce sont les valeurs qui priment.

Et si vous voulez, avant de répondre à la question du comment, qui est une question sur laquelle nous sommes très régulièrement appelés à nous déterminer, encore faut-il s'être posé la question du pourquoi. Et autant la question du comment est une question d'ordre technique, autant la question du pourquoi est une question fondamentalement éthique et politique. Si je tire un petit peu plus le fil, je vous dirais que le moment le plus formateur de mon parcours, ça a été des classes préparatoires, des classes préparatoires littéraires, que j'ai eu d'ailleurs le privilège à l'époque, on dit dans les années 90, de faire en sortant de ma petite île, de Guadeloupe, j'ai atterri à Paris, au cœur de Paris, dans un cinquième arrondissement, au lycée Louis-le-Grand, où j'ai poursuivi mes classes préparatoires littéraires pour préparer le concours de l'École Normale Supérieure de la rue Dulles, où j'ai d'ailleurs été admissible à deux reprises. Je vous raconte ça non pas pour m'en vanter, mais pour vous dire que dans ce parcours académique, alors j'ai parlé de la prépa littéraire, donc Hippocanie et Cagnes, j'aurais pu parler aussi de Sciences Po, Paris, que j'ai intégré dans la filière services publics à l'époque, et d'ailleurs dans ma classe, il y avait un jeune homme dénommé Emmanuel Macron.

Il y en avait un certain nombre d'autres, et dans ma promotion, il y avait des gens tels que Ramayat par exemple, ou Najat Vallaud ou Belkacem, ou Boris Vallaud d'ailleurs, puisque c'est à Sciences Po qu'ils se sont retrouvés. Bref, tout un tas de personnes qui ont fait des carrières que chacun jugera selon sa sensibilité, mais je vous avoue que c'était des personnes qui n'ont jamais brillé par leur sincérité, ou par leur originalité, ou même par leur pensée. Ça c'est le premier point.

Les hasards de l'existence ont fait qu'ensuite j'ai fait un DEA à l'époque de sociologie et d'anthropologie des religions, à l'école pratique d'autres études, et puis n'ayant pas tempérament de rabibliothèque et ne me voyant pas toute ma vie, si vous voulez, passer mon temps entre la recherche et l'enseignement, j'ai eu par les hasards de l'existence l'occasion de faire l'ESSEC, un MBA à l'ESSEC, qui à l'époque m'a été payé, puisque je n'avais pas les moyens de faire une telle école, qui m'a été payé par l'entreprise qui m'a engagé comme apprenti à l'époque qui était UGC. UGC donc l'entreprise de la société de production de fiction pour le cinéma. Bref, tout ça pour vous dire que le constat que j'ai tiré de toutes ces années d'études et des personnes qui m'y ont entouré, c'est que nous sommes dans des systèmes académiques qui sont des systèmes non pas de formation mais de formatage, et que si l'on veut réussir dans un tel cadre, dans un tel système, la première des vertus et la première des compétences est la docilité, la deuxième est la servilité, la troisième est l'absence de scrupule. Et je vous avoue que côté docilité, j'ai à revoir ma copie, côté servilité, j'ai aussi à revoir ma copie, et j'ai toujours tenté, si vous voulez, d'être souverain dans ma vie.

Ce que j'appelle la souveraineté, c'est le fait d'être le seul à pouvoir définir ce qu'est mon bien propre, et d'être le seul à pouvoir trouver les voies et les chemins qui vont me permettre de le concrétiser, de le matérialiser. Ça, c'est pour la dimension individuelle. Et évidemment, cette souveraineté que j'ai toujours recherchée au plan individuel, je la recherche aussi au plan collectif.

Et qu'est-ce que c'est que la souveraineté populaire ? C'est le fait, pour un peuple, pour un

collectif humain, d'être en capacité et surtout d'être le seul à pouvoir définir son bien commun, et d'être le seul à pouvoir identifier les voies et moyens qui permettront de le mettre en œuvre. Donc, si vous voulez, ces conceptions qui m'habitent, cette ligne de vie dont je suis issu, je vous ai parlé de ma grand-mère, et puis cette expérience académique, ont achevé de me convaincre que nous vivons dans un système qui a besoin d'esclaves.

Nous vivons dans un système qui a besoin de gens schizophrènes, qui, si vous voulez, d'un côté, en tant que producteur, par exemple, en tant que consommateur, vont rechercher des prix toujours plus bas, mais qui, évidemment, en tant que producteur, vont chercher à avoir des rendements toujours plus élevés. Des gens qui, en tant qu'habitants de la planète, sont dans des démarches ou des considérations écologiques, mais qui, en tant qu'agents économiques, contribuent à la détruire. Bref, si vous voulez, on est dans un système qui est structurellement générateur de servitude volontaire, de schizophrénie et de peur.

Et j'irais même plus loin, ce système ne vit et ne perdure que parce qu'il s'appuie sur ces instruments-là. S'il s'appuyait sur des instruments plus neutres, ça fait bien longtemps, à mon sens en tout cas, qu'il aurait sauté.

[Intervenant 2] (33:26 - 33:56)
Mais alors Karim, quand on écoute, selon le développé nécessaire, qui nous permet de comprendre le parcours, pourquoi avoir perduré dans cette voie ? Ou alors, à moins que vous étiez un professeur, comme on le rencontre dans certains films américains, où Véhobiny, le nom où on avait un...

[Intervenant 1] (33:56 - 33:59)
Le cercle des poètes disparus, je pense. Voilà, exactement.

[Intervenant 2] (34:00 - 35:38)
Je vois qu'on a le cerveau qui se connaît, je pensais tout à fait à ça. Parce que quand je regarde... On va se tutoyer, pardon.

Quand je regarde ton CV, 12 ans professeur, presque 5 ans à Sciences Po de Lyon et après, dans un institut catholique de Paris, plus de 7 ans. Donc, les annoncés très brillants et très factuels et qui nous parlent tous de ces études merveilleuses que tu as réussi à faire, t'ont poussé à continuer dans cette voie et en sortant de Sciences Po, en faisant l'Hippocampe, en faisant tout le parcours que tu viens de nous expliquer, tu vas enseigner à Sciences Po Lyon et tu te retrouves après enseignot, la plupart du temps en plus, en géopolitique.

Alors, la question, c'est comment, à un moment donné, tu n'as pas subi en intérieur une forme de dissociation ? Ou alors, est-ce que ce passage de ta vie en tant que professeur, je ne sais pas quelle est aujourd'hui ton activité professionnelle, mais ce passage de ta vie en tant que professeur a été pour toi une façon d'aller prêcher autrement et dans l'intérieur du système la bonne parole ? Ou à l'époque, tu étais encore dans une forme de continuité et résultat du formatage des études que tu avais suivies, même si visiblement tu avais déjà presque, dès le départ et dès l'entrée, pris une forme de distance ?

[Intervenant 1] (35:38 - 52:11)
Alors Stéphane, pour essayer de répondre à ta question, il y aurait plusieurs éléments de réponse. Le premier élément de réponse, c'est que j'ai toujours été un élève puis un étudiant extrêmement dissipé, enfin quand je dis dissipé, extrêmement impertinent, voire assolant, parce que j'avais besoin de comprendre pour adhérer. Et tant que je ne comprenais pas, je n'adhérais pas.

Ça, c'est le premier point qui m'a d'ailleurs posé un certain nombre de soucis pendant ma scolarité. Ce qui m'a sauvé, c'est que j'avais d'excellents bulletins, mais j'ai toujours été à la limite de, comment dire, non pas de la correction, j'ai toujours été très correct, mais j'ai toujours été flirter avec l'impertinence, voire plus. La deuxième chose, c'est que je n'ai jamais enseigné, comment dire, enseigné exclusivement.

J'ai toujours enseigné en parallèle d'une autre activité. Et pour tenter de répondre plus directement à ta question, j'ai très longtemps cru, très naïvement je le confesse aujourd'hui, mais j'ai très longtemps cru que le système était réformable de l'intérieur et qu'il fallait donc essayer de trouver la bonne porte d'entrée ou le bon levier pour tenter de le transformer. Je me suis quand même assez rapidement rendu compte que le système était bien verrouillé.

Je voulais, quand j'étais plus jeune, être diplomate. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle j'ai fait Sciences Po Paris, en section services publics, pour ensuite tenter de présenter l'ENA, mais pour devenir diplomate. Je ne voulais rien d'autre.

Il se trouve que quand j'étais à Sciences Po, j'ai fait un stage assez long, qui a duré près d'une année, à l'ambassade de France au Guatemala, où je me suis un peu rendu compte du fonctionnement de notre réseau diplomatique, de l'indigence de ce fonctionnement, et du fait aussi que dès qu'il y avait une question un peu intéressante, ou un peu pointue, ou un peu robuste à traiter, c'était des émissaires qui étaient envoyés directement du quai d'Orsay.

Le corps diplomatique en présence sur place, que ce soit l'ambassadeur, le premier conseiller ou les autres, était vraiment là, notamment pour les réceptions. Alors ce n'étaient pas les petits fonds de M. l'ambassadeur, mais quand même, on n'était pas très loin de cela.

Le pouvoir était déjà à l'époque entre les mains du chef du poste d'expansion économique, qui lui évidemment dépendait directement de Bercy. Donc ça n'avait plus de sens pour moi de tenter de passer l'ENA alors qu'il n'y avait que la diplomatie qui m'intéressait. C'est la raison pour laquelle donc j'ai bifurqué par la suite.

Il y a dans mon éveil politique plusieurs éléments qui ont été, comment dire, des éléments déclencheurs, des éléments de rupture. Le premier élément dont j'ai déjà parlé, c'est vraiment cette vie que j'ai pu vivre en Guadeloupe, aux Antilles, et voir un peu comment ces sociétés postcoloniales ont été rendues, pour ainsi dire, folles, et par ce qui s'est passé à l'époque, et par les prolongements de cette histoire jusqu'à aujourd'hui. Si vous voulez, je pourrais revenir là-dessus, je suis assez imparissable là-dessus, mais c'est toute la question des béquets et la question, si vous voulez, de la confiscation de toute une société, la confiscation économique et sociale, et politique et médiatique de toute une société, par un tout petit groupe d'individus qui sont en situation monopolistique, surtout d'un tas de marchés, et qui possèdent absolument tout. Le deuxième élément déclencheur dans mon parcours politique, ça a vraiment été l'année 2005, et donc le fameux référendum autour du traité constitutionnel européen. Je me suis à l'époque énormément impliqué dans les débats autour de ce référendum, je me suis impliqué en faveur du non.

J'étais donc assez heureux, malgré l'unanimisme médiatique, malgré la propagande grossière qui déjà à l'époque avait commencé à se déverser partout et sur tous, j'étais quand même heureux de voir qu'il ne fallait pas pousser mes mères dans les orties, pour parler trivialement, et que les gens avaient fini par se réveiller. Pour voter, assez majoritairement, non. Il n'aurait échappé à personne que quelques années après, dès 2007, pour une conclusion en 2008, Nicolas Sarkozy arrive au pouvoir, et avec l'aval de la quasi exclusivité de la classe politique,

décide de reprendre le même texte, de l'appeler traité Lisbonne, et de le faire voter par les parlementaires en congrès.

Une espèce, si vous voulez, de gifle, de soufflet démocratique, mais comme on en a rarement vu. D'ailleurs, ceci expliquant sans doute cela, depuis 2005, jamais plus un seul référendum n'a été organisé dans ce pays. Ça a été, si vous voulez, un deuxième élément déclencheur.

Et puis je vous avoue que ce qui a été pour moi l'épisode de trop, c'est le Covid. Ou plutôt la gestion qu'ont eue les pouvoirs publics, non seulement en France, mais un peu partout dans le monde, du Covid. J'ai trouvé cette gestion tissée de mensonges, tissée d'intimidation, tissée de propagande, et pour tout dire tissée de violence absolument dégueulasse.

Et à ce moment-là, je me suis dit que les personnes qui nous gouvernent étaient absolument prêtes à tout, à tout tenter, à tout essayer et à pousser leur avantage tant qu'elles ne trouveront pas d'obstacles, tant qu'on ne les arrêtera pas. Et on a vu quand même que ces réseaux de pouvoir et ces réseaux au pouvoir ont poussé quand même le bouchon très très très très loin. Et j'ai trouvé, si vous voulez, pour la première fois de ma vie, que ma souveraineté individuelle était en danger.

Et c'est l'une des raisons essentielles pour lesquelles, dans le prolongement de cet épisode, j'ai décidé de m'engager de façon plus directe dans le débat public. Mais donc, avant de me taire, en tout cas provisoirement, j'ai très très très très longtemps pensé que le système était réformat de l'intérieur. Et jusqu'à me rendre compte, donc quand j'étais conseiller de Gérard Collomb qui à l'époque était président du Grand Lyon, donc président de la métropole de Lyon et de 56 communes autour, je me suis rendu compte que les choses étaient bien verrouillées.

J'ai eu l'occasion aussi de travailler à une époque avec certains ministres. Je me suis rendu compte qu'à ce niveau-là aussi, les choses étaient absolument verrouillées. J'ai eu l'occasion enfin, comme ça a été rappelé tout à l'heure, d'être conseiller auprès du président de l'Organisation des Nations Unies pour l'alimentation et l'agriculture, où j'étais conseiller en charge de la gouvernance et du multilatéralisme.

Donc si vous voulez, en bon français, je contribuais avec d'autres à la préparation des négociations internationales sur les questions écoles alimentaires. Je me suis rendu compte là aussi que tout était absolument verrouillé. Si vous voulez, quand un système est à ce point verrouillé à tous les étages et quand surtout les règles fondamentales du jeu sont à ce point pipées, il n'y a, à mon sens aujourd'hui, plus qu'une alternative possible, en tout cas dans une perspective non violente, c'est le fait de tenter de prendre le pouvoir pour changer radicalement les règles du jeu.

Sinon, je ne vois pas de sortie possible, enfin si, je vois une sortie possible et cette sortie possible pour moi elle a un nom, elle s'appelle guerre civile. Elle s'appelle guerre civile d'autant plus que nos gouvernants aujourd'hui se rendent bien compte que leur seule façon de régner passe par la division des uns contre les autres. Donc, on a une espèce de machine propagandiste, politique et sociale, une véritable machine d'ingénierie sociale, dont à mon sens l'une des vocations essentielles est d'instaurer toujours plus de fractures dans la société.

Et selon la période, selon l'époque, selon les enjeux, identifier un ou plusieurs boucs émissaires et en changer régulièrement. Ça pour moi, cette technique de division, elle est fondamentale. La deuxième technique qui pour moi est mise en œuvre de manière industrielle, c'est la diversion.

Et à ce propos, la question de la guerre est devenue, alors ça l'a toujours été dans l'histoire, mais aujourd'hui on atteint, si vous voulez, une espèce de paroxysme quasi grotesque et caricatural de l'utilisation de la guerre ou de la peur de la guerre pour tenir en laisse les populations. Je ne sais pas si vous vous souvenez, enfin si, la question est purement oratoire puisque tout le monde s'en souvient. Tout le monde se souvient de la situation, non seulement de la France, mais aussi d'une grande partie du monde, en 2019.

Ça menaçait de péter d'absolument partout. En France, il y avait eu les gilets jaunes qui avaient été, à grands efforts de propagande, assez largement discrédités. Mais d'autres groupes sociaux avaient pris, comment dire, la suite, le prolongement des gilets jaunes.

Fin 2019, vous vous en souvenez tous et toutes, on avait dans la rue les soignants, les policiers, les avocats, une grande première, les magistrats, les pompiers, les enseignants. Bref, on avait dans la rue à peu près tout le monde. Sur ces entrefaites, de manière providentielle, est apparu le Covid.

Où là, notre cher président nous a appelé à la guerre contre le virus. Tout le monde s'en souvient. En entretenant, évidemment, une ambiance de guerre et en allant jusqu'à créer un conseil de défense sanitaire, s'il vous plaît.

Donc, si vous voulez, une espèce d'instance qui est tout sauf démocratique et qui permet de réunir, sous le seau du secret, à huis clos, un petit nombre de personnes qui vont faire leur tambouille, qui vont prendre des décisions et qui vont ensuite les imposer à tous en mettant sous le boisseau, y compris le Parlement. Le Parlement qui, j'en conviens, y compris en temps normal, fait plutôt de la figuration. Mais quand même, si vous voulez, l'entreprise a été d'une violence et d'une provocation antidémocratique absolue.

À peine le Covid terminé, il fallait évidemment remobiliser la population autour d'une autre guerre, dont il y a eu l'Ukraine. Guerre en Ukraine qui, je vous le rappelle, a débuté non pas en 2022, mais en 2014. Mais de 2014 à 2022, ça n'intéresse à peu près personne.

Mais quand l'affaire du Covid s'est un peu essoufflée, il fallait un autre épouvantail. Il fallait une autre occasion d'épouvante pour la population. Il fallait une autre occasion, entre guillemets, de mobilisation et de diversion de la population.

Donc, ça a été l'Ukraine. Et puis, après, il y a eu évidemment ce qui s'est passé en Israël-Palestine. Et puis demain, sans doute, on trouvera d'autres scénarios guerriers pour vraiment, comment dire, gouverner par la peur et tenir la majorité de la population sous le boisseau.

Tout cela, évidemment, malheureusement, avec le consentement des classes supérieures. Parce qu'aujourd'hui, qui, comment dire, soutient ces différents régimes ? Les groupes sociaux qui en profitent.

Et de façon quasi exclusive, les groupes sociaux qui en profitent avec évidemment les personnes qui aspirent à rejoindre un jour ces groupes sociaux. Et ces groupes sociaux, bien sûr, leur légitimité est très largement fondée sur cette vraie fausse méritocratie, sur les diplômes qu'ils ont réussi ou pas à accumuler. Et ce sont des gens qui, la plupart du temps, sont d'un conformisme absolument ahurissant.

Ce ne sont pas des gens qui pensent la plupart du temps, même s'ils ont très souvent l'ambition ou la prétention de penser. Ce ne sont pas des gens qui pensent, ce sont des gens qui anonnent le prêchi-prêcha du pouvoir quel qu'il soit. Et je pense que ces classes sociales

supérieures, il va à un moment ou à un autre falloir les sauver, y compris d'elles-mêmes.

Parce que je pense que nombre de personnes qui constituent ces groupes sociaux dominants, sont des personnes qui ne sont pas des monstres. Mais juste des gens qui sont d'une naïveté confondante et qui, étant des bénéficiaires nets du système, en sont également les premiers soutiens et sont des personnes qui, évidemment, s'informant auprès du Monde, du New York Times, du Herald Tribune, de l'Ibée, du Figaro ou que sais-je, parce que ce n'est pas une histoire de droite ou de gauche, ces médias mainstream, quelles que soient leurs couleurs, sont des médias qui portent la voie des réseaux qui sont au pouvoir aujourd'hui. Donc, j'ai peut-être été un peu long dans ma réponse, mais si vous voulez, j'ai tenté encore et encore et encore, pendant quoi ? Pendant 20 ans, pendant 25 ans, j'ai eu la naïveté de penser que ce système était réformat de l'intérieur.

Jusqu'à me rendre compte du fait que jamais il ne pourra être réformé de l'intérieur puisque, d'une certaine façon, les personnes qui auraient la possibilité ou les leviers entre les mains pour le changer sont également les personnes qui en sont les premières bénéficiaires. Elles n'en changeront jamais. C'est nous, citoyens, qui allons devoir nous remonter les manches pour changer les règles du jeu et des règles du jeu qui, aujourd'hui, sont faites par et pour une toute petite oligarchie politico-économique.

[Intervenant 2] (52:12 - 52:21)
Alors, avant de revenir une dernière fois sur un bout de ton parcours, je vais laisser la parole à Marc ou peut-être à Kali qui va intervenir.

[Intervenant 4] (52:21 - 52:35)
Je vais vous couper les garçons parce que je remercie Karim pour la précision dans sa réponse, mais il y a Regard qui attend depuis très longtemps, qui a levé la main et qui, pour peut-être une raison de bug, ne l'a pu lever. Mais j'aimerais qu'on lui passe la parole avant que Marc et Stéphane puissent reprendre la parole.

[Intervenant 3] (52:36 - 57:07)
C'est très gentil à vous. Bonsoir à tous. Je trouve cette présentation totalement intéressante en ce qui me concerne puisque je vais vous présenter un cursus totalement à l'opposé.

Moi, je fais partie de ces personnes, je n'en ai pas rencontré beaucoup, je dois dire, dans ma vie, qui sont nés dans le milieu que vous décrivez. J'ai dans mes ancêtres des gens illustres, de grandes personnes, vraiment des gens qui ont marqué l'histoire de France, de grands politiques, de très très grands industriels, des gens qui sont polytechniciens. J'ai un frère qui est brillant, qui a eu son bac avec mention très bien à l'âge de 15 ans, qui a été dans les premiers chez Dassault à l'époque, qui est un très très grand informaticien reconnu mondialement aujourd'hui.

Et moi, j'ai grandi dans ce monde où je savais qu'il y avait autre chose et j'ai eu la chance, la chance d'avoir un père qui était chirurgien dentiste et qui était un homme totalement extraordinaire d'intelligence, qui m'a fait découvrir qu'il y avait deux mondes. Il y avait le monde de l'intelligence qu'on apprenait et il y avait l'autre monde. Et j'ai eu cette ouverture très très jeune, très très jeune.

Ça a été une très très grande richesse pour moi parce que quand mon frère est entré en maths sup, j'étais aussi très calé, donc je lui faisais ses devoirs d'anglais. Et je me suis très très vite rendu compte, j'avais un oncle qui était ingénieur des mines, qui est un type connu mondialement aussi, et je me suis très très vite rendu compte que dès qu'on était dans ce

cursus des grandes écoles, on était dans ce couloir, ce couloir de contrôle, et ce couloir ne m'allait pas parce qu'il manquait autre chose, et cette autre chose m'a attiré tout autant. Alors la culture m'a beaucoup attiré puisque je suis né dedans, mais la culture de l'être humain m'a attiré tout autant.

Et mon père a été en ce sens un grand leader dans ma vie, je ne l'ai pas eu longtemps, mais il a été une merveille, une merveille de découverte pour moi parce qu'il m'a permis de m'intéresser à ces deux mondes, et de comprendre que ces deux mondes ne pouvaient jamais fonctionner l'un sans l'autre. Et à l'âge de 17 ans, ce père qui était pour moi toute ma vie, a eu une leucémie comme cinq de ses confrères en France, qui était surgénantiste et qui ne s'était pas protégé des radios. J'avais 17 ans, je l'ai accompagné jusqu'à la mort, et en fait il était en pleine rémission, et il a bénéficié, si on peut dire la chose ainsi, de ce lot de sang non chauffé à laisser mis en place par Fabius et Georgina Dufoy et le docteur Il y a eu une ouverture qui s'est faite dans ma vie, et je me suis dit non, non, tu peux faire autrement, et tu ne rentreras pas dans ce cursus qu'on peut t'imposer, parce que pour moi la vie pouvait être très facile, je pouvais épouser un riche industriel et la couler douce toute ma vie, et ça n'a pas été du tout mon choix, parce que mon choix était existentiel, j'avais un rôle à jouer dans cette vie, et j'avais appris pendant les neuf mois de la maladie de mon père, où j'ai rencontré beaucoup de jeunes de mon âge, j'ai rencontré des gens extraordinaires, ça a été l'apprentissage de ma vie, vraiment, j'ai rencontré des jeunes qui m'ont fait comprendre que dans la vie, la seule chose qui avait du prix, c'était le temps et ce qu'on en faisait, parce que la seule chose qui ne s'achète jamais dans la vie, c'est le temps.

[Intervenant 4] (57:08 - 57:14)
Merci, oui, est-ce que tu as quelque chose à dire à Karim, parce que je ne te cache pas que comme il y a Marc et Stéphane...

[Intervenant 3] (57:14 - 1:02:20)
Non, non, mais bon, je revenais sur l'exposé de ce monsieur, et je venais simplement lui dire que le cursus, l'apprentissage en fait, il n'a fait que nous parler de son apprentissage, mais il y a un autre apprentissage, c'est l'apprentissage de la vie. Moi, je peux vous dire que je connais des gens qui sont de grandes industrielles, avec qui je peux parler, même en anglais, tout à fait facilement, mais je connais aussi des gens qui n'ont aucun cursus de grande école, et qui ont créé la maison de Schumacher, qui ont fait des choses extraordinaires, donc des gens extraordinaires, il y en a partout. Le fait de dire j'arrive là, parce que j'ai fait des grandes écoles, alors Sciences Po pour moi, c'est carrément pas la grande école, c'est carrément pas la référence, s'il y a une référence bas de gamme, c'est bien d'avoir fait Sciences Po, parce que quand on rentre à Sciences Po, c'est qu'on y rentre pas parce qu'on est intelligent, ni qu'on est cultivé, mais parce qu'on va être dirigé vers quelque chose, donc s'il y a une école de soumission à mon sens, c'est bien Sciences Po, ça c'est ce que je pense, je n'affirme que ce que je dis, et en ce sens que, je pense effectivement sur la résultante, pour en finir, je pense qu'effectivement nous sommes à une césure, nous sommes à une césure de la cinquième république qui est morte, moi je ne me vanterai jamais de fréquenter Najaf Alou Velkasem, parce que s'il y a quelqu'un que je considère comme l'alli de la société, c'est bien cette personne, et donc on n'a pas les mêmes fréquentations, heureusement, et je pense qu'effectivement il va se passer quelque chose, et j'en suis certaine, mais je pense que le réveil ne sera absolument pas la guerre civile qui est attendue, le réveil va être fait tout autrement, il y a une véritable césure qui est faite entre le gouvernement et la population, le gouvernement est constitué à l'heure actuelle de personnes qui ne sont là que pour des places, ils ne sont là que pour garder la place, ils ne sont là que parce qu'on leur a promis autre chose après cette place, et ils n'ont absolument aucun regard sur ce qui se passe, et il se passe énormément de choses au sein de la population, et je pense que nous sommes à une césure de la cinquième, la

sixième arrive, la sixième ne sera pas une construction faite de parties, elle sera une construction faite d'hommes qui seront choisis par la population, et d'hommes d'excellence dans leur domaine, parce que nous avons, d'ailleurs nous le voyons tous, nous avons un gouvernement où nous avons des gens qui sont dans des places qui ne correspondent absolument pas au poste, ils sont dans l'incapacité de faire, ce sont des crêtes infinies, enfin je ne sais pas, quand on me dit que Macron a fait une grande décolle, je demande à le vérifier, parce que franchement il y a des manques, il y a des manques même quand on me dit que Valérie Pécresse a fait l'ENA, elle confond la haute vienne et la corrèze, elle n'a aucune notion d'histoire, elle aurait été collée au certificat d'études quand même, ça pose quand même des questions assez sérieuses sur la culture française et sur la culture qui est faite avec les diplômés de grandes écoles, alors je voudrais simplement dire qu'il y a à l'heure actuelle un mouvement qui est en train de se créer avec des gens qui sont excessivement participants et qui décident de ce qu'ils veulent, c'est-à-dire ils ne décident pas d'un parti, ils décident de personnes capables dans chaque fonction et il va y avoir une proposition qui va être faite avec ce mouvement sur un débat d'idées, sur un débat d'idées profond qui est un débat d'idées, qui est un débat demandé par les français avec des propositions de personnes, pourquoi ? Parce qu'un gouvernement, le monsieur que nous avons écouté tout à l'heure, nous a expliqué toute l'histoire de la soumission et un gouvernement, ça n'est pas une soumission, ce sont des gens qui sont là pour être, pour diriger selon nos choix parce que nous les payons pour se faire, ce ne sont pas des gens qui sont là par choix du plafond, ce sont des gens qui sont payés par la population pour faire des choses et aujourd'hui la césure qui est existante tient au fait que nous avons des gens qui s'autoproclament dans des places, qui n'ont aucune capacité pour les tenir et qui n'ont aucune capacité pour être en lien avec ce que demande la population.

[Intervenant 4] (1:02:21 - 1:02:56)
Merci, on ne va pas te couper parce que ça devient très long, que c'est le space pour découvrir Karim et non pas regard, on pourra t'en accorder un s'il le faut, un de ces quatre, mais en plus tu reviens sur ce qu'expliquait Karim, à savoir que ce que tu décris c'est une oligarchie, des personnes qui sont en place non pas pour leurs compétences mais pour leur servilité et on va du coup laisser Karim répondre à ce que tu viens de dire et ensuite on aura Marc, Stéphane et Dovel qui nous a rejoints.

Je t'en prie Karim, tu peux répondre parce que du coup il y a eu quelques éléments qui ont été annoncés qui peuvent en quelque sorte mériter une réponse sur ton parcours et ainsi de suite.

[Intervenant 1] (1:02:57 - 1:10:59)
Bien sûr, merci madame pour votre intervention. Alors j'ai peut-être pas été suffisamment clair sur un certain nombre de points. Le premier point sur lequel j'aimerais revenir c'est que bien évidemment les diplômes ne font pas l'intelligence, bien au contraire.

Et d'ailleurs les personnes les plus intelligentes, les personnes les plus stimulantes intellectuellement que j'ai pu rencontrer, les personnes les plus questionnantes étaient, pour ainsi dire, toujours des personnes qui n'avaient pas fait d'études, qui n'avaient donc pas, si vous voulez, reçu cette espèce de formatage. La deuxième chose par rapport à ce que disait madame sur Sciences Po, mais bien évidemment que je vous rejoins. C'est pour ça que j'avais pris la peine tout à l'heure de dire que ce qui a véritablement été formateur dans mon parcours académique, ça a été les classes préparatoires littéraires que j'ai fait au lycée de Minouan.

Ça, ça a été formateur. Inutile de vous dire qu'arriver à Sciences Po, c'est vraiment en termes d'exigence intellectuelle, c'est tomber dix étages. Ensuite, arriver à l'ESSEC, c'est tomber de dix étages supplémentaires.

C'est vraiment, si vous voulez, enfin l'ESSEC, HEC, etc., ces écoles de commerce qui n'ont de grande que le nom, sont vraiment, si vous voulez, des instances, des espaces qui n'ont pas d'autre vocation, à mon sens, que de former les fonctionnaires dociles du capitalisme d'aujourd'hui et de demain. Ça n'est absolument que ça. J'en viens à un troisième point.

Madame parlait donc de ces milieux assez fermés qu'elle aurait pu, elle aussi, fréquenter et dans lesquels elle aurait pu sans doute s'endormir. Je suis bien d'accord. Ce que j'aimerais ajouter, c'est qu'en termes d'élite, à mon sens, que le mot, nos classes dirigeantes, ce serait peut-être un peu plus juste, parce que j'ai une haute idée de ce que sont les élites en fait, et je trouve qu'une société a besoin d'élite.

Elle a besoin de personnes qui, dans leur domaine très particulier, sont les dépositaires d'une forme de tradition. Et d'ailleurs, tradition vient du latin tradere, qui veut dire transmettre, mais qui veut dire aussi, et c'est très intéressant, trahir. Et donc, appartenir à l'élite dans tel ou tel domaine, c'est avoir l'occasion, du fait de son expertise particulière, l'occasion de se prononcer sur ce qui peut et même doit être transmis d'une génération à une autre, dans le trésor qui a été donné.

Mais c'est aussi avoir la même mission ou la vocation d'indiquer ce qui doit être abandonné dans ce qui a été transmis d'une génération à une autre. Et donc, une société, pour ne pas réinventer l'eau sucrée à chaque génération, a besoin d'élite. Le problème aujourd'hui, si vous voulez, c'est que les rares élites ou les rares personnes qui pourraient, à mes yeux en tout cas, mériter le nom d'élite, sont des personnes la plupart du temps complètement marginalisées et sont des personnes qui sont au milieu des espaces de pouvoir aujourd'hui.

Les espaces de pouvoir sont occupés par des personnes, si vous voulez, qui, à mon sens, vont réunir deux critères. Le premier critère d'appartenance à la classe dirigeante aujourd'hui, ou le premier critère, si vous voulez, d'accès à un poste stratégique de responsabilité d'une société, c'est pour moi d'abord et avant tout la conformité idéologique. Si vous répétez la doxa, si vous êtes à l'aise avec le pré-chi-pré-cha du moment, alors tous les postes vous sont ouverts.

Mais il y a quand même un deuxième critère, qui est le critère, je le disais tout à l'heure, le critère de la servilité, de la docilité. Il ne faut pas ouvrir sa gueule. Moins vous ouvrez votre gueule, en tout cas, plus vous l'ouvrez pour adhérer au système et à ses vraies fausses valeurs, plus les espaces de pouvoir vont s'ouvrir devant vous.

Et j'ai pu en faire l'expérience. Le troisième critère, qui explique d'ailleurs aussi à mon sens la puissance des personnes qui prétendent nous gouverner, c'est leur absence totale de scrupules. Les scrupules dans ce monde et dans ces réseaux de pouvoir, les scrupules sont un handicap.

Le sens de l'honneur est un handicap. Le sens de la parole donnée est un handicap. C'est la raison pour laquelle ces personnes ne trouveront aucune difficulté à dire blanc le matin et noir le soir.

En vous disant le soir évidemment, mais ce matin tu as compris blanc sans doute parce que je me suis mal exprimé, ou alors sans doute parce que tu es trop con pour comprendre. Mais donc ce sera toujours le même schéma qui va revenir. Et ces classes dirigeantes et ces classes dominantes sous elles sont aussi des classes qui vont vouer une espèce de culte déraisonnable à l'autorité quelle qu'elle soit et à la puissance d'où qu'elle émane.

Ce sont des personnes qui, parce qu'une figure d'autorité à leurs yeux leur dira quoi que ce soit

et souvent n'importe quoi, ce sont des gens qui vont croire, qui vont gober, qui vont non seulement gober mais restituer comme des perroquets, comme des singes savants et qui seront les premiers à traiter toutes celles et ceux qui ne sont pas d'accord avec eux de complotistes par exemple. Ce sont des personnes, si vous voulez, qui alimentent une espèce de crédulité forcenée par rapport à tout ce qui vient de l'autorité ou de ce qu'il incarne et qui vont nourrir une incrédulité tout aussi forcenée par rapport à tout ce qui n'émane pas de source ou de cercle auquel ils adhèrent. Et en ce sens, ce sont des gens qui, dans un cas comme dans l'autre, ne pensent pas.

Ce sont des gens qui répètent, qui recrachent mais qui ne pensent pas et qui d'ailleurs, quand elles se retrouvent dans le cadre d'un vrai débat, sont complètement à la ramasse. Complètement à la ramasse puisque de toute façon les seules choses qu'elles ont à asséner, ce ne sont pas des arguments rationnels, ce ne sont pas des démonstrations que l'autre en face va pouvoir refaire et s'approprier. Les seules choses qu'elles vont pouvoir asséner, ce sont des arguments d'autorité.

Ce qu'elles ont entendu ici ou là.

[Intervenant 4] (1:11:00 - 1:11:41)
Merci Karim pour cette réponse. Et d'ailleurs, ça me fait penser à une citation de Howard Zinn, pour ceux qui le connaissent, un historien américain, qui avait dit qu'historiquement, les choses les plus terribles, guerre, génocide ou esclavage, ne sont pas issues de la désobéissance mais de l'obéissance. Et je pense que l'effondrement occidental, de façon assez générale, c'est cela.

C'est-à-dire qu'on a une oligarchie qui a totalement soumis toute la classe politique ou d'élites, comme tu l'as présenté, ce qui fait que finalement, si plus aucune élite ne s'oppose intellectuellement à la dominance oligarchique, eh bien, on a une société qui, dans son ensemble, ne peut proposer que le pire, parce qu'elle ne propose rien d'intellectuel, elle ne propose que de la soumission.

[Intervenant 2] (1:11:41 - 1:14:02)
Je voulais, puisqu'on s'est penché, on s'est tourné en arrière, voir ton parcours, et c'est toujours chez nous un espace et un parcours, entre guillemets, plus ou moins obligé. Je le précise pour Mme Auregard, qui a dû prendre peut-être l'émission en cours, que ce qui nous intéresse, c'est de connaître les hommes ou les femmes que nous invitons, de connaître leur parcours et le pourquoi du comment nous en arrivons à avoir à la fois des divergences, mais surtout des convergences. Et le fait d'avoir un parcours académique ou non, nous permet de pouvoir appréhender à la fois la personne, mais aussi ses idées, il est important pour savoir où on va, comme on dit communément, de savoir d'où on vient.

Alors Karim, tout à l'heure, tu nous as donc parlé, tu as regardé en arrière, tu nous as parlé aussi de ton regard circulaire vers le monde extérieur et international. Avant que nous nous attaquions la perspective et l'explication de ce que tu veux défendre dans ta promotion d'une nouvelle démocratie, puisque je vais me voir d'une première, alors là on va être complètement d'accord et ce sera intéressant de pouvoir en discuter, je voudrais que tu regardes aussi et que tu nous expliques le parcours que tu as eu au sein des Cités d'or, puisque tu t'es penché vers une forme de jeunesse, puisque tu avais déjà je pense une trentaine, quarantaine d'années, et tu as travaillé au sein de cette association que tu as créée avec ton frère, sur une forme de pédagogie à la destination à la fois peut-être de publics entre guillemets difficiles ou dans le cadre de formations continues.

En tout cas, apparemment, il semblerait que cette volonté soit de s'adresser aux jeunes

adultes. Est-ce que peut-être la révélation de l'intérieur que tu as eu dans ton parcours académique n'a-t-il pas fait que tu as eu envie quelque part de redonner à la génération après toi une forme de clé ou de carte avec laquelle ils pourraient jouer dans un avenir proche ? Est-ce que tu peux nous expliquer un petit peu tout ce parcours ?

[Intervenant 1] (1:14:02 - 1:30:52)
Oui, bien sûr, bien sûr. Si tu veux Stéphane, je me rends compte en posant un regard un peu rétrospectif sur ce que j'espère être la première moitié de ma vie, je me rends compte en fait que j'ai été amené assez régulièrement à faire des choix assez radicaux. J'ai beaucoup démissionné dans ma vie, de postes dont j'estime avoir fait le tour, ou de directions, d'options stratégiques dont je ne me sentais pas solidaire, ce qui m'a amené à claquer la porte.

À une époque de ma vie d'ailleurs, j'étais tellement dégoûté par la façon dont le monde fonctionnait que j'ai voulu rentrer dans les ordres, devenir, alors c'est un peu intime mais je le raconte quand même parce que c'est assez illustratif, j'ai voulu devenir jésuite. Et d'ailleurs je le serais devenu, je pense, j'ai fait des études de théologie en parallèle de mes études de sociologie et d'anthropologie des religions, et en fait quand est venu le moment de réfléchir sérieusement aux vœux, aux trois vœux, je me suis rendu compte que le vœu de pauvreté ne me posait pas de problème, ni de près ni de loin, et que j'étais prêt à le formuler, que le vœu de chasteté aurait déjà été un peu sinon beaucoup plus compliqué pour moi à tenir, et que le vœu d'obéissance me semblait tout simplement insupportable. Et c'est la raison pour laquelle je n'ai pas poursuivi ce chemin, même si je garde beaucoup d'affection et de contact avec nombre de personnes que je considère comme des frères et des sœurs. Mais voilà, donc pour expliquer ça, et puis expliquer aussi qu'en 2012, quand je prends la décision de m'investir à temps plein dans les cités d'or que j'ai fondées quelques années avant, en 2007, avec mon frère, je viens de quitter le président du conseil de la FAO, puisque j'estime que les choses sont trop verrouillées pour avoir une action tangible, une action concrète.

Et à ce moment-là, je n'aspire qu'à une chose, c'est à donner du sens en fait à mon existence. Comment formuler ça différemment ? J'avais l'impression jusqu'à l'heure de n'avoir pas été des plus utiles.

Et j'avais vraiment le besoin sans doute de tester de façon simple, de façon surtout directe, mon utilité dans ce bas monde. Et c'est la raison pour laquelle je me lance, à temps plein en tout cas, j'essaie de faire des cités d'or une association professionnelle, ce que je réussis quelques temps après. L'idée des cités d'or, qu'est-ce que c'est ?

C'est de se dire qu'on est dans une société d'abondance de presque tout et de pénurie de sens, de sens individuel comme de sens collectif. À cette époque-là, je croise autour de moi beaucoup de jeunes, pas forcément décrochés socialement d'ailleurs, ni scolairement, mais beaucoup de jeunes qui ont le plus grand mal à donner du sens à leur vie, à se trouver une vocation et puis à s'élancer dans la vie fort d'un projet. Et des jeunes ou des moins jeunes qui ont le plus grand mal à s'inscrire dans la société comme des acteurs de la société et non pas comme des spectateurs.

Et donc en fait, l'ambition des cités d'or, dès le début, a été de se demander comment on pouvait créer un espace, en fait, de co-apprentissage, où les uns et les autres pourraient cheminer conformément à une pédagogie, si vous voulez, une pédagogie de la réciprocité, quelque part. Comment les uns et les autres pourraient cheminer en partageant des outils à la fois techniques et éthiques qui leur permettent d'être plus pleinement acteurs de leur vie, d'être plus autonomes dans leur quotidien, de nourrir un sentiment de souveraineté personnelle, et des personnes aussi qui pourraient devenir davantage actrices de la société.

Faire entendre leurs voix, faire entendre aussi leurs idées, leurs idéaux, leurs aspirations, et tenter de leur donner corps dans l'espace social.

Et donc on s'est lancé là-dedans en se disant « mais par quel bout on va prendre le truc ? » Et puis, en fait, qu'est-ce qu'on pourrait qualifier de compétences humaines et civiques fondamentales ? Ça, c'était en 2007-2008, au tout début.

Et donc on a lancé une vaste consultation avec les jeunes et les moins jeunes, d'ailleurs, avec lesquels on travaillait à l'époque. C'était à Champigny-sur-Marne, dans le Val-de-Marne, dans une cité qui s'appelle la cité du Bois-la-Baie. Cette consultation, qui s'est étalée sur six mois, son objet était très simple.

La question, en tout cas, qui a lancé son démarrage était très simple. De quel savoir, savoir-faire et savoir-être avons-nous tous besoin, quel que soit notre âge et quelle que soit notre situation dans la société, pour devenir plus pleinement acteurs de nos vies et de la société. Et en fait, cette consultation nous a permis de faire ressortir cinq piliers humains et civiques.

Donc, cinq compétences humaines fondamentales, cinq ensembles de savoir, de savoir-faire et de savoir-être dont on a tous besoin, encore une fois, quel que soit l'âge et quelle que soit la situation dans la société. Le premier de ces piliers, c'est la capacité à convaincre sans manipuler, exprimer une pensée articulée et argumentée, défendre ce à quoi on croit dans notre vie et dans l'espace public, mais que ce soit dans le cadre de la famille, dans le cadre de l'école, dans le cadre professionnel ou, évidemment, dans le cadre de l'agora public. Deuxième pilier, trouver l'info échappée à l'intox.

Comment s'informer à travers des sources qui soient fiables et pertinentes par rapport à mes besoins. Troisième pilier, se connaître et s'accepter, non pas pour se autocongratuler, mais pour, au moins, avoir une idée des limites intimes qu'on ambitionne de dépasser. Donc, si vous voulez, gagner en confiance en soi et en conscience de soi.

Quatrième pilier, entretenir et enrichir son environnement humain, tisser du lien, parce que c'est dans cet environnement humain que nous allons trouver l'essentiel de nos ressources de vie. Dernier pilier, comprendre le fonctionnement de notre environnement, depuis l'échelle micro-locale jusqu'à l'échelle globale. En d'autres termes, si vous voulez, entrer dans une pensée complexe et abandonner cette idée qui voudrait que le monde soit tout blanc ou tout noir.

Non, se dire qu'en fait, la plupart du temps, le monde est fait de nuances de gris. Se dire aussi que pour toute question humaine, individuelle, ou politique, collective, il n'y a jamais, au grand jamais, une seule réponse possible, mais toujours une pluralité de réponses qui seront en fonction, notamment des valeurs des personnes qui les porteront. Donc, si vous voulez, ces cinq piliers, convaincre sans manipuler, trouver l'info échappée à l'intox, se connaître et s'accepter, tisser du lien et comprendre le fonctionnement de son environnement, on voit en fait que ce sont des compétences qui sont à la fois techniques, puisque derrière, il y a des savoirs et des savoir-faire qui sont souvent assez simples, mais qui sont à explorer ou à ré-explorer. Et puis, il y a aussi dans ces compétences toute une dimension éthique, puisque ces compétences engagent nécessairement un certain rapport à soi-même, engagent nécessairement un certain rapport aux autres et engagent nécessairement un certain rapport au monde. Et en fait, l'ambition qu'on s'est donnée, chemin faisant évidemment, parce que je vous restitue la chose comme si elle était sortie d'un bloc de nos têtes.

Non, bien sûr que non. On a procédé énormément par essai et par erreur, mais pour arriver à

cette espèce de démarche qu'on a appelée « démarche d'inclusion par l'humain ». C'est-à-dire qu'en fait, l'idée est de postuler que dans la mesure où nous explorons des compétences humaines fondamentales, si ces compétences sont si fondamentales que ça, ça veut dire que personne n'en est complètement dénué.

Mais qu'au contraire, on a essayé de trouver, retrouver ou explorer avec d'autres des savoirs, des savoirs-faire et des savoir-être qui, pour la dimension éthique, ont une triple dimension. Dans le rapport à moi-même, comment est-ce que je peux cheminer vers un rapport à moi-même toujours plus authentique ? C'est-à-dire cheminer vers un rapport à moi-même où je ferai effort au quotidien pour aligner toujours plus mes pensées, mes paroles et mes actes.

Mais vous voyez, tout le monde peut bien se rendre compte qu'on peut être parfaitement authentique et être un parfait connard ou un parfait salopard. Penser comme un salopard, parler comme un salopard, agir comme un salopard et être parfaitement aligné de ce point de vue. D'où la nécessité, si vous voulez, de poursuivre une deuxième perspective dans le rapport aux autres, avec l'ambition de cheminer vers un rapport aux autres toujours plus juste.

Juste au sens de la justice, de la symétrie, de la réciprocité dans les rapports. Mais aussi juste au sens de la justesse. Se mettre en capacité d'être audible de la personne qui est en face de moi, qui a sa propre histoire, son propre vocabulaire, ses propres valeurs, ses propres blessures, ses propres idéaux.

Donc comment avoir un rapport aux autres toujours plus juste au sens de la justice et de la justesse. Mais vous vous rendez bien compte que vous pouvez avoir un rapport à vous-même parfaitement authentique, avoir un rapport aux autres parfaitement juste, mais être parfaitement inutile à votre prochain si on ne prend pas en considération une dernière dimension qui est le rapport au monde. Le monde envisagé comme totalité du réel, visible et invisible.

Et là, l'ambition c'est d'essayer de déterminer un rapport au monde toujours plus vrai. Vrai au sens de porteur de sens. Donc si vous voulez, partir du postulat que ni la vie ni le monde ne sont absurdes, mais qu'elles doivent nécessairement faire l'objet d'une recherche, d'une quête, d'une découverte.

Et donc voilà l'ADN des cités d'or. Alors ça a été une aventure vraiment, vraiment fabuleuse. Fabuleuse parce que comme je vous le disais, on était dans le co-apprentissage.

C'est à dire qu'il n'y avait pas des sachants d'un côté et des apprenants envisagés comme des réceptacles vides à remplir de l'autre. Au contraire, l'idée était de se mettre collectivement en quête à travers une pédagogie du projet, donc avoir des projets concrets, tangibles. Et les projets concrets, tangibles et collectifs étaient l'occasion de difficultés, de questionnements, de défis parfois.

Et ce sont ces questionnements, ces défis et ces difficultés qui, si vous voulez, appelaient ou suscitaient la proposition d'apport pédagogique. Si vous voulez, on est aujourd'hui dans des schémas, dans des philosophies de formation que j'appelle, un peu pour rigoler, des schémas de formation théologique. C'est à dire qu'on est dans des processus formatifs où les formateurs vont passer leur temps à répondre à des questions que personne ne se pose.

Qu'est-ce qui se passe dans ces cas-là ? Ça rentre par une oreille, ça sort par l'autre. Ça ne trouve pas existentiellement à s'ancrer dans l'individu.

Donc l'idée d'une pédagogie par le projet, c'est que l'instituteur, c'est le projet et ses difficultés. Le projet suscite des difficultés, comme je le disais, suscite des questions et ce sont ces éléments de questionnement ou de difficultés qui vont permettre à l'individu d'être réceptif au savoir, savoir-faire ou savoir-être qui vont lui permettre de dépasser les difficultés et de se dépasser lui-même. Du coup, ça ne rentre plus par une oreille pour ressortir par l'autre puisque ça vient répondre à une question concrète, tangible que l'individu se pose.

Et donc si vous voulez, c'est toute la beauté, toute l'efficacité aussi de cette démarche pédagogique mais c'en est aussi toute la difficulté, puisqu'on est tous plus ou moins formatés à transmettre de façon descendante, à considérer en face de soi l'autre, encore une fois, comme une espèce de réceptacle vide qui n'attend qu'à être rempli. Malheureusement, cette approche qui n'a de pédagogie que le nom, va former en fait des individus, enfin comment dire, dans le meilleur des cas des têtes bien pleines mais rarement voire jamais des têtes bien faites, dans le meilleur des cas des perroquets performants mais rarement voire jamais des personnes en capacité de penser souverainement et de partager ses pensées. Donc, pardon, quelques mots juste pour conclure là-dessus, ça a été une aventure absolument extraordinaire, on a essayé comme on a pu de former des formateurs, parce que toute la difficulté était là en fait, l'essentiel de la difficulté était là, former des formateurs qui soient en capacité de faire vivre cette démarche de co-apprentissage et de co-construction.

Et comme je vous le disais tout à l'heure, à mon grand regret, j'ai dû abandonner en 2022 les Cités d'or, parce que je ne voulais surtout pas que mon engagement au grand jour, à visage découvert, dans la Cité, puisse porter préjudice à cette association à laquelle je tiens énormément, qui a accompagné, qui existe aujourd'hui encore, au moment où je vous parle, qui a dû accompagner 2000 personnes à peu près, de façon assez conséquente, puisque sur la fin de nos programmes qu'on appelait les écoles buissonnières, on accompagnait sur une durée de six mois des jeunes adultes de 16 à 25 ans à raison de 24 heures par semaine. Donc vous voyez, c'était quand même un projet prenant, un projet dense, mais un projet d'une immense richesse.

Et je vous avoue que je suis le plus heureux des hommes de savoir que ce projet qui me tient tant à cœur continue aujourd'hui à exister et à se développer. Merci Karim pour ces précisions sur l'association les Cités d'or.

[Intervenant 4] (1:30:52 - 1:31:12)
Et bien entendu, on ne peut qu'inviter tous ceux qui écoutent ce Space en direct ou qui écouteront l'enregistrement de se rapprocher du soutien possible de cette association. On va vérifier tout de suite si Marc a pu régurgiter son micro et si nous pouvons l'entendre. Marc.

Alors je ne sais pas, est-ce que là c'est bon ? Parfait. Parfait on t'écoute.

Ok.

[Intervenant 6] (1:31:12 - 1:31:42)
Bon ben en fait il y a pas mal de trucs sur lesquels je voulais rebondir, mais bon on a avancé maintenant. Et je vois bien qu'il y a avant ça aussi, du coup je voulais poser une question qui est la première du coup. C'est par rapport à la stratégie sur les prochaines élections, parce que le partagement c'était sur les législatives.

Quand est-il que le municipal de 2026, présidentiel de 2026 et probablement législatif de 2027, quelle est la trajectoire et la stratégie d'affût ?

[Intervenant 1] (1:31:42 - 1:45:45)
Alors je vais faire une réponse en plusieurs temps. Le premier élément de réponse c'est que je pense que les élections municipales sont des élections importantes, voire stratégiques, parce qu'elles peuvent démontrer concrètement et de façon tangible, par l'exemple, à un niveau local, qu'il est possible de changer drastiquement de paradigmes démocratiques et de faire émerger de vraies démocraties. Avec par exemple des conseils civiques dans chaque municipalité, en tout cas c'est ce que je proposerais, des conseils civiques, de citoyens élus ou désignés, tirés au sort, qui si vous voulez, pendant la durée d'un mandat, seraient là, alors non pas pour mettre des bâtons dans les roues aux représentants municipaux élus sur la base d'un programme, mais pour les aider à mettre en œuvre ce programme et en contrôler l'exécution. Mais aussi, l'intérêt pour moi, l'intérêt fondamental d'un tel conseil civique, un conseil en fait des citoyens, un conseil des gens, ce serait de pouvoir faire vivre justement ce que j'appelais tout à l'heure la démocratie continue.

C'est-à-dire qu'entre le temps d'une campagne électorale et le mandat qui va suivre de 5, 6, 7 ans, qu'est-ce qui est prévu dans le temps de la campagne et qu'est-ce qui ne l'est pas ? 90% de ce qui va arriver pendant le mandat n'a pas été prévu pendant la campagne électorale. Et c'est la raison pour laquelle d'ailleurs le système représentatif sec qu'on a aujourd'hui est un système de chèque en blanc à quelques élus.

Donc les élections municipales peuvent vraiment être l'occasion pour toutes celles et ceux qui croient en une vraie démocratie de pouvoir faire des propositions, enfin une proposition de programme assez minimale, assez minimale, qui consisterait notamment à instaurer une démocratie continue à travers des conseils civiques dans les municipalités où ces personnes se présentent. La deuxième chose donc ce sont les élections générales, élections législatives, élections présidentielles. Nous sommes dans un régime oligarchico-monarchique où malheureusement la présidentielle est le verrou des verrous.

C'est la raison pour laquelle, si vous voulez, à mon sens, il va vraiment falloir que nous citoyens nous mettions en capacité d'abord de dépasser nos très nombreuses divisions de détails ou de façades. On ne peut pas passer notre temps à pointer du doigt ceux qui nous divisent et ce faisant laisser tout l'espace à une espèce de petite oligarchie politico-économique sans aucun scrupule qui en profite pour se maintenir éternellement au pouvoir. Cela suppose à mon sens déjà de se mettre en capacité de fédérer toutes les initiatives diverses et variées qui existent aujourd'hui mais qui auraient comme point commun de militer pour une vraie démocratie demain.

Je pense que c'est le fondamental. Et si nous voulons avoir une chance de prendre le pouvoir demain, je pense que c'est sur cette base minimale qu'il va falloir s'entendre. Donc, en d'autres termes, militer non pas pour une énième république avec tous ses travers, mais militer pour une véritable première démocratie.

Au risque de me répéter, puisque j'avais évoqué un petit peu le sujet au début de notre échange, je pense qu'il y a trois dimensions fondamentales à prendre en compte pour ambitionner de mettre en œuvre une véritable démocratie. La première dimension, évidemment, c'est le cadre politique qui va le permettre, les institutions démocratiques qui le permettront et qui, au risque de me répéter, va instaurer un cadre médiatique véritablement démocratique. C'est-à-dire un cadre de débat public qui soit indépendant de tout pouvoir, qu'il soit public ou privé, et un cadre qui soit pluraliste.

Et enfin, dernière dimension, à mon sens en tout cas, de ce projet démocratique minimal, militer pour reprendre la main sur un certain nombre de secteurs économiques stratégiques

sans lesquels on ne pourra jamais parler de démocratie. On ne peut pas parler de démocratie dans le cadre d'une communauté politique qui se voit privée de tous les instruments économiques et matériels qui pourraient contribuer à ce qu'elle puisse orienter son destin ou peser sur sa propre vie. Ce n'est pas possible.

D'où, dans le prolongement des dernières élections législatives anticipées en mars 2024, d'où, avec d'autres, notre volonté au sein du mouvement d'essayer de se rapprocher de l'ensemble des citoyens qui ont eu le courage en juin dernier de présenter leur candidature de façon indépendante, sur la base ou avec l'objectif de rendre le pouvoir à la société. Donc on s'est lancé dans une espèce de tournée des popotes en essayant de contacter toutes les personnes, donc tous les candidats et candidates que nous avions pu identifier lors des élections législatives de 2024, pour leur dire écoutez chers amis, et si on essayait quelque chose de dingue ? On vient tous d'horizons différents.

On a tous, dans le détail, des convictions et des valeurs différentes, voire très différentes. On a tous des choses qui sont de l'ordre de l'obsession personnelle et qui nous habitent. On a tous, à contrario, des choses qui sont de l'ordre de la ligne rouge et de l'irritant profond.

Comment on peut essayer de mettre tout cela de côté pour se lancer dans une dynamique qui, pour prendre un exemple historique, pourrait rappeler la dynamique du Conseil National de la Résistance pendant la Deuxième Guerre mondiale ? Conseil National de la Résistance qui a réussi le tour de force de réunir des personnes des horizons les plus différents, qui venaient à l'époque de ce qu'on appellerait aujourd'hui l'extrême gauche jusqu'à l'extrême droite non-collaborationniste, les nationalistes les plus virulents. Et ces personnes-là, en fait, qu'est-ce qu'elles avaient en commun ?

L'amour d'un peuple et d'un pays. La soif, la faim de souveraineté pour ce peuple et pour ce pays. Et puis, accessoirement, la hantise de se réveiller un matin en se disant bonjour, en se saluant en langue dialectale nazie.

Voilà la seule chose qui réunissait ces gens. Et pourtant, ces gens ont réussi à mettre sur pied un véritable projet de société dans toutes ses dimensions. Dimension éducative avec le futur plan Langevin-Wallon, dimension politique, dimension économique, dimension sociale, dimension culturelle.

Bref, ces personnes que tout séparait, mais qui pouvaient se retrouver sur quelques éléments stratégiques communs, ont réussi l'impossible, à savoir, première chose impossible, dépasser leur division qui était abyssale. Et deuxième chose impossible, proposer un projet désirable, un projet cohérent et un projet réaliste qui aurait pu, quelques années auparavant, être considéré comme complètement utopique, mais qui pourtant a façonné le pays pendant des décennies et des années. Et d'ailleurs, on vit encore sur les quelques vestiges de ce programme du Conseil national de la résistance aujourd'hui.

Donc c'est vraiment ça que j'appellerais de mes vœux. Mais ça, ça veut dire quoi ? Ça veut dire tordre le coup au diable.

Vous savez, je pense, d'où vient le mot diable. Il vient du grec diabalein, qui veut dire baleine, jetée, dia, de part et d'autre, et qui a donné diabolique et diable. Le diable, c'est donc étymologiquement, et pas seulement à mon sens, c'est le principe de division et le principe de partition intérieure et intime.

Et aujourd'hui, le diable est à l'œuvre parmi nous. Comment réussirons-nous à dépasser ce qui

nous divise et qui est souvent de l'ordre de l'accessoire, pour nous retrouver sur la seule chose qui vaille la peine, à mon sens, qu'on se batte ? Rendre, ou plutôt donner, parce que je ne pense pas que la société l'ait jamais eue, donner le pouvoir à la société.

Changer les règles du jeu pour dépasser un jeu fait par et pour une petite oligarchie. Et en définitive, moi en tout cas, ça m'anime, ça m'anime profondément. Alors certains trouveront ça peut-être restrictif, chauvin, ou autre.

Ce n'est pas grave, je l'assume. Essayer de travailler à un pays fidèle, enfin, à sa devise. Essayer de travailler à un pays dont je puisse, demain, être fier, dont mes enfants, demain, puissent être fiers.

Voilà, si vous voulez, dans le cadre du mouvement, la dynamique qui nous anime. Et le principal obstacle qu'on rencontre, c'est souvent le fait que les personnes sont très très très attachées à leur chapelle, à leur clocher, à leur marqueur identitaire, quel qu'il soit. Mais, à un moment ou à un autre, il va bien falloir que chacun et chacune se pose la question suivante.

Est-ce que je veux continuer à avoir raison tout seul dans mon coin ? Ou est-ce que j'accepte, en mettant de côté des choses qui me semblent importantes mais qui ne sont pas fondamentales pour construire demain une vraie démocratie, est-ce que j'accepte de mettre de côté tout l'accessoire, et Dieu sait s'il y en a, pour se concentrer sur l'essentiel et se dire que, grosso modo, on va faire œuvre de convergence à un moment donné, pour changer les règles du jeu, pour instaurer un nouveau jeu, et puis ensuite, vogue le navire. Les petites batailles, les petites guéguerres, les petites ou les grosses divergences pourront reprendre droits de cité, mais le cadre aura changé. On sera enfin en démocratie.

Le peuple aura son mot à dire. On aura enfin un véritable espace de débat public, un véritable espace de conscience, de conscientisation citoyenne. On aura enfin des instruments, des leviers économiques, budgétaires, stratégiques, qui nous permettront de reprendre la main sur notre destin.

Et croyez-moi, si un pays comme la France parvenait, même de manière balbutiante, à instaurer une première démocratie, ce serait un signal absolument formidable à travers le monde entier. Et puis, au passage, j'aimerais quand même faire remarquer une chose, c'est que, même si demain, en France, il y avait par bonheur une masse critique de citoyens qui se levaient pour prendre le pouvoir et qui réussissaient à y accéder, il nous faudra impérativement trouver à travers le monde des alliés, pour ne pas se faire balayer dans les deux à trois années qui suivront, par de gigantesques forces oligarchiques qui se lèveraient à travers le monde entier.

Si vous voulez, ma position, c'est qu'on ne peut pas être souverain tout seul, que la souveraineté ne peut durablement, en tout cas, se décliner que de façon solidaire. On est solidairement souverain ou on ne l'est pas. En tout cas, c'est ma position.

[Intervenant 5] (1:45:49 - 1:48:07)
Bonsoir Stéphane, bonsoir tout le monde, bonsoir Karim, on s'est déjà croisé deux ou trois fois, puisque moi aussi, je suis lyonnais, et j'étais voisin de Gérard Colomb, puisque j'habite le même quartier. On s'est discuté avec lui plusieurs fois, à pleinement de reprises. Depuis tout à l'heure, je me régale, parce qu'au final, j'ai l'impression de redécouvrir l'excellence, ce qui fait du bien, puisqu'aujourd'hui, j'ai l'habitude de dire que la médiocrité se moque de l'excellence, mais bon, ça n'a qu'un temps.

J'ai entendu parler, les cités d'or, je connais aussi, je connais très très bien. J'ai entendu parler d'humilité, enfin, pour moi, j'ai entendu, en transpirant dans les différentes choses que tu as dites, j'ai senti transpirer humilité, inspiration, détermination, transmission, bien entendu aussi. J'ai fait le même constat que toi, c'est-à-dire qu'au bout de 20 ans, j'ai décidé d'arrêter d'intervenir dans des écoles, au bout de 20 ans, malgré tout, parce que je me rends compte qu'effectivement, tout est inversé, et que là où les écoles, normalement, devraient être le poumon, le cœur même de la formation, de la sortie de nouveaux esprits, qui pourraient, elles, ensuite insuffler dans les entreprises, aujourd'hui, c'est complètement l'inverse. C'est pour ça que j'ai pris cette décision.

Mais tu parlais de 2008, quand tu as sorti, tu as lancé les Cités d'Or, mais en 2008, j'ai lancé aussi autre chose qui s'appelait C'est quoi ton rêve ? Et pendant 10 ans, je me suis amusé à étudier, sociologiquement, au travers de cette association que j'avais lancée, la thématique du rêve. Alors, ça peut paraître un peu lointain, mais j'ai mon propre mantra où je dis que le rêve est le starter de la réussite, l'audace en est le moteur, et la transmission positive la clé.

La question que j'ai envie de te poser, Karim, c'est justement la place importante et décisionnelle dans une société que l'on veut inspirante. Quelle est la place, aujourd'hui, que tu laisses au rêve, justement, à l'inspiration, au rêve et à la possibilité de chacun de pouvoir avoir cette volonté de développer et de réaliser un rêve au sein de tout ce que tu entreprends ?

[Intervenant 1] (1:48:08 - 1:52:10)
Merci pour cette belle question. Pour moi, il n'y a intelligence que s'il y a désir, et il n'y a désir que s'il y a rêve. Donc, le rêve, la capacité à rêver, la capacité à se désengluer du présent et de ses contingences, est quelque chose d'absolument fondamental.

Prendre un peu de hauteur, lever le nez pour qu'il ne soit plus collé au guidon. Et rêver, c'est aussi, non pas l'assurance, mais en tout cas l'occasion de défricher des chemins insoupçonnés. Mais là encore, je pense que rêver se décline au pluriel.

Mes rêves vont nourrir les rêves des miens, et vont parfois s'hybrider pour faire de nouveaux rêves encore plus grands et encore plus beaux. Mais le rêve est pour moi quelque chose de fondamental. Et d'ailleurs, je pense qu'aujourd'hui, le cœur de la crise que nous vivons dans le monde occidental, en tout cas, est une crise spirituelle.

Et que cette crise spirituelle nécessite une entreprise individuelle et collective de conversion. De conversion au sens étymologique du terme. Je ne parle pas de religion, j'espère vraiment que tous les auditeurs présents l'entendront ainsi.

Je ne parle pas de religion. Quand je parle de conversion, j'évoque le fait que nous avons tous, à un moment ou à un autre, pour devenir des citoyens, mais même pour devenir humains, mais pour devenir pleinement citoyens, nous avons besoin de convertir notre façon de penser, en nous décentrant un petit peu. Nous avons besoin de convertir notre façon de rêver, notre façon d'imaginer, pour ouvrir justement des champs nouveaux.

Nous avons besoin de convertir notre façon de sentir ou de ressentir, parce que nous sommes tous un peu des robots. Il suffit d'appuyer sur un bouton pour susciter chez nous, soit la plus grosse des colères, soit le plus doux des plaisirs. De façon assez mécanique.

Donc, se demander pourquoi je ressens le monde comme je le ressens, et est-ce que je ne peux pas revisiter tout cela. Et puis enfin, convertir notre façon de vouloir. On est aujourd'hui dans une société qui aiguise toujours plus l'appétit, l'avidité, la prédation.

Il faut avoir, il faut posséder, non seulement le monde et ce qu'il comporte, mais aussi son prochain. Et si vous voulez, pour moi, c'est une maladie d'ordre spirituel qui doit être guérie à ce niveau-là. Et évidemment, certains vont pouvoir peut-être entrer dans un chemin de conversion tout seul, mais il est tellement plus aisé, tellement plus confortable, tellement aussi plus sûr de rentrer dans un chemin de conversion collectif, que c'est ce que j'appelle de mes voeux, d'une certaine façon.

Et puis, il y a autre chose aussi. Non, je vais peut-être, alors, je te rends la parole parce que j'ai l'impression d'avoir oublié peut-être une partie, voire une bonne partie de ta question, de ton appellation. Donc, si tu peux la reformuler, je pourrais comme ça apporter des compléments à mon propos.

[Intervenant 5] (1:52:11 - 1:53:00)
Oui, non, c'était effectivement en termes d'inspiration, mais non, mais tu as très très bien, j'allais dire, grandement répondu à cette question de la place du rêve qui, pour moi, est juste incroyablement exceptionnel, puisque je me suis rendu compte au bout de dix ans d'avoir aidé à la réalisation de 21 rêves. Alors, je le précise, sans argent et sans moyens. C'est aussi ça la force.

Je me suis rendu compte qu'en déclasant les réseaux et en mutualisant les moyens, on pouvait faire des choses énormes. Et ça rejoint effectivement ce que tu expliquais avec Cité d'or, cette notion de pouvoir fédérer, d'inspirer et justement de pouvoir donner la force à n'importe quelle personne de se rendre compte qu'elle a en elle. Et là, on revient sur effectivement cet aspect spirituel qui, une fois de plus, ne parle pas de religion, parle de spiritualité, d'or, de foi, de mission, de ressentiment, d'avoir la possibilité de réaliser des choses.

[Intervenant 1] (1:53:00 - 1:58:45)
Bien sûr, de capacité à trouver, construire, produire du sens dans sa propre vie et d'incarner ce sens dans son quotidien. Pour moi, c'est ça la spiritualité en fait. C'est comment le sens que j'entends donner à mon existence, je vais réussir à lui donner des prolongements concrets, tangibles, incarnés dans le monde.

Puis, il y a une dernière chose par rapport à l'interpellation que tu lançais. Et cette chose, c'est un simple constat. Un constat sur l'histoire telle qu'elle s'est toujours déroulée à travers le monde entier.

Les réalités d'aujourd'hui sont les utopies d'hier. Et ça, on n'y coupe pas. On n'y coupe jamais.

Les réalités d'aujourd'hui sont les utopies d'hier. Et donc, je trouve toujours assez amusant, pour rester poli, d'entendre tant et tant de personnes discréditer, disqualifier jusqu'à la notion même d'utopie au nom de sa prétendue dangerosité. Mais en fait, ce n'est pas l'utopie qui est dangereuse, c'est le dogmatisme, c'est le manichéisme.

L'utopie, elle est aussi nécessaire, à mon sens, à l'histoire et à sa marche qu'au sang dans le corps humain. Sans utopie, on serait condamné à une espèce de présent éternel. On serait englué dans les contingences et dans la prose du quotidien, sans jamais pouvoir en sortir.

Et d'ailleurs, il est assez amusant de voir comment, souvent, les personnes qui se disent progressistes sont des personnes qui vont pourtant être prisonnières d'une espèce de conception très fixiste du monde et de l'histoire. Et puis, ce sont souvent des personnes, alors je vais élargir le propos, mais qui vont s'extasier sur le fait que nous en sommes arrivés là où

nous en sommes aujourd'hui au prix de lutte homérique contre l'esclavage, contre la traite des humains, pour les droits de tous et de chacun, pour l'égale dignité des sexes et des ethnies, etc. Mais ces mêmes personnes sont incapables de voir à quel point le monde dans lequel nous vivons aujourd'hui est un monde où il y a encore d'immenses combats à mener.

Comme si, si vous voulez, nous en étions arrivés à une espèce de fin de l'histoire, comme si nous étions arrivés au bout du chemin. Et je trouve que cette idéologie de la fin de l'histoire, en fait, se déploie depuis grosso modo les années 90 dans le monde occidental, qui en est arrivé à nourrir la prétention d'être la fine fleur de l'humanité, oubliant évidemment le rôle absolument délétère qu'à mon sens le monde occidental joue dans le monde tout court depuis bien longtemps maintenant. Et, si vous voulez, en se disant qu'il est temps que nous puissions devenir adultes.

Et un adulte, ce n'est pas une personne, comment dire, intelligente, mais c'est une personne sage. Ce n'est pas une personne qui, comment dire, c'est le poème de Rudyard Kipling, « Si tu peux rêver sans n'être qu'un rêveur », on a besoin de ça en fait. On a besoin de rêver sans n'être que des rêveurs.

On a besoin de rêver en donnant forme, consistance et matière dans le monde à nos rêves. Sinon, évidemment, nous ne sommes que des doux rêveurs. Il en faut aussi bien sûr.

Mais le monde avance avec, comment dire, des rêveurs actifs. Le monde ne peut avancer qu'avec des utopies concrètes. Le monde ne peut qu'avancer qu'avec du rêve.

Il y a, et je m'arrêterai là, il y a une formule que j'aime beaucoup, que je vais essayer de ne pas abîmer, c'est une formule de Jean Jaurès qui dit « Viser à l'idéal, prendre en compte le réel ». Et je trouve que cet équilibre politiquement est indispensable. Viser à l'idéal, parce que sinon on n'a pas d'horizon.

On tourne en rond, on tourne à vide, ou on avance à l'aveuglette dans le monde. Viser à l'idéal donc, mais prendre en compte le réel. Parce qu'évidemment, vouloir s'abstraire du réel et de ses contingents, c'est se condamner à l'échec.

Donc comment tenir les deux bouts ? C'est un, comment dire, ça n'a rien d'évident, c'est même un vrai défi, mais je pense que c'est l'une des beautés scintillantes de l'aventure humaine.

[Intervenant 5] (1:58:46 - 2:00:10)
Est-ce que je peux juste rajouter une petite chose très rapidement, par rapport à ce que tu disais Karim, et après je coupe mon micro. Tu parlais tout à l'heure du diable. Alors c'est drôle parce qu'il y a soixante ans, quasiment jour pour jour, en 1965, lors de l'élection présidentielle de 1965, le général de Gaulle était interviewé par un journaliste de l'époque en trois volets.

Le troisième volet était sur les institutions, justement sur la constitution, et ce sont les mots du général de Gaulle qui expliquaient que quand il a créé la constitution de 1958, c'était pour faire en sorte que le diable ne rentre pas dans le confessionnal. Et il y a dans ces trois minutes d'interview, je pourrais vous la partager si vous voulez, que j'ai trouvé sur l'INA une vivacité et un esprit contemporain dans ce qu'il dit, en disant que si jamais un jour le pouvoir revenait à la discrétion des partis, à ce moment-là, ça voudrait dire que le diable serait dans le confessionnal et il n'en serait plus rien de la Vème République. Et donc voilà, j'ai trouvé cette formulation extrêmement vraie, extrêmement forte.

Et pour rebondir, une dernière chose pour rebondir, tu parlais d'une citation de Grégoire

Lacroix qui est un contemporain qui a 87 ans, qui est un monsieur formidable, qui dit qu'on n'enferme pas un rêve même s'il est fou. Et donc c'est vrai que le rêve c'est pour moi l'essence même de ce que l'on peut réaliser quand on s'y lance, et comme tu le dis effectivement quand on est actif. Merci à vous en tous les cas.

[Intervenant 4] (2:00:10 - 2:00:17)
Merci Dovel. On a donc Stéphane et puis Marc pour essayer de clôturer ce space qu'on a déjà atteint les deux heures. Vas-y Stéphane.

[Intervenant 2] (2:00:18 - 2:00:29)
Alors si Karim nous accorde plus de temps, ce sera avec plaisir parce que personnellement dans ma petite to-do liste, j'ai cinq ou six thématiques à aborder, mais je ne sais pas si on pourra.

[Intervenant 1] (2:00:29 - 2:00:40)
Est-ce que tu as un peu plus de temps Karim ? Pour ma part c'est avec grand plaisir, c'est avec grand plaisir. Je n'ai aucune obligation présente donc je suis très heureux d'être avec vous, donc autant que vous voulez.

[Intervenant 2] (2:00:41 - 2:06:18)
Parfait, merci. On ne va pas non plus traîner trop parce qu'on travaille tous, on n'est que des bénévoles, on milite pour le bénévolat politique, mais il faut bien qu'on mange donc on se lève de bonne heure le lendemain matin. Je voudrais juste faire une petite incise et remercier Dovel à la fois de son intervention et du travail qu'il fait, parce que vous ne le savez peut-être pas, mais Dovel est aussi un militant, il se classifie lui-même comme néo journaliste.

Je pense qu'on fera une émission d'ailleurs dédiée à ce concept qui m'interpelle beaucoup et qui pourrait éventuellement apporter beaucoup d'eau à ton moulin aussi. Quand tu parlais tout à l'heure Karim de la réappropriation des médias, je pense que Dovel fait partie de ceux qui se réapproprient à sa manière les médias, d'une façon très éthique. Il a notamment une émission qui s'appelle « On est là pour ça » sur Soundcloud, qui est un titre d'émission sur une thématique plus générale qui s'appelle « Les passeurs de clés », donc je vous invite sur Soundcloud à taper « Les passeurs de clés », vous verrez le travail que fait Dovel, c'est assez intéressant, c'est tous les lundis soirs de 22h à minuit dans une démarche inhabituelle et c'est fort intéressant sous forme de podcast. Je confirme la parenthèse. Sur ce que tu disais tout à l'heure en citant Jean Jaurès, ça m'a fait penser à cette chanson merveilleuse de Jacques Brel qui s'appelle « La quête » et j'y vois une forme de corrélation, là aussi c'est un petit clin d'œil pour ceux qui sont des amoureux de Jacques Brel, ils réécouteront cette chanson qui veut dire beaucoup de choses et qui est un grand rapprochement à mon avis avec ce que tu viens de dire. Plus terre à terre maintenant, parce qu'on est quand même là pour ça, je voulais faire, avant de te poser quatre questions sur quatre secteurs différents de ton programme et de ce que tu nous as fait toucher du doigt, je voulais parler de ce que tu as dit en termes de conversion et de spiritualité. Je suis entièrement d'accord à 250% sur ce que tu viens de dire, à la fois pour des raisons personnelles et en même temps par conviction intellectuelle et spirituelle, c'est vraiment le cas d'en parler.

Ma tendance à dire, en tout cas c'est un mot que je me suis approprié, nous on ne parle pas forcément de conversion mais on n'est pas très loin, on parle d'involution, c'est-à-dire comme une involution organique, une fleur qui se renroule sur elle-même, qui symboliquement fait une forme d'introspection, si on veut faire un parallèle avec nos raisonnements actuels, et qui a besoin dans sa quête de sens de d'abord regarder à l'intérieur de soi pour pouvoir éventuellement aller vers cette forme d'évolution, qui pourrait être aussi une forme de

révolution, mais qui commence d'abord par une révolution. Alors ce sont peut-être des formules langagières, mais je pense que ça a toute son importance puisque tout à l'heure tu parlais des démarches nécessaires, tu parlais des trois démarches nécessaires pour se réapproprier notre première démocratie, Dieu sait que tu parlais des convaincus ici, et il me semble que la première des démarches, avant ces trois premières, c'est vraiment celle-ci, c'est-à-dire le travail que nous avons à faire sur nous-mêmes en tant que citoyens, de comprendre le pouvoir extraordinaire que nous pouvons avoir seuls, mais surtout si l'individualité se met au service du collectif, ce que nous pourrions faire dans le cadre aussi divers que du local au national. Et donc j'en viens à une première question, tu parlais tout à l'heure dans le cadre du travail que vous faites avec le mouvement La Voix, que tu as instauré, avec lequel vous essayez de trouver des dynamiques, de fédérer, de recenser les candidatures, alors c'est marrant parce que j'y vois un parallèle avec ce que l'on vient de créer avec l'association des mairies démocrates de France, qui a aussi pour objectif de recenser tout ce type de démarches, ce qui m'intéresserait de savoir c'est quels sont les critères qui vous ont fait dire à eux ce sont des démocrates, ou des démocrates directs, ou des démocrates continu, puisque nous on parle de démocratie directe, tu l'as bien compris, par opposition à cette fausse démocratie consultative, ou cette démocratie participative, dont on rabâche les oreilles depuis 20 ans et qui n'est pas de la démocratie, donc tu parles de démocratie continue, on parle de démocratie directe, à mon avis je ne crois pas me tromper au travers de ta pensée de dire que c'est la même chose, ce qui m'intéresse c'est de savoir quels sont les critères que vous avez établis pour décider que ces listes citoyennes, parce que là encore une fois, je ne sais pas si vous regardez un petit peu l'actualité de la presse, de tout ce qui est en train de se monter pour les candidatures de 2026 au niveau des communales, il y a quand même encore un grand foutage de gueule, n'ayons pas peur des mots, où on emploie le mot démocratie, participative, délibérative, consultative, liste citoyenne, et au fin de compte c'est juste comme le Green One Sheen, des gens qui sont issus de diverses parties, qui essayent de se donner un nouvel habit en faisant croire qu'en changeant la robe de la mariée ce ne sera pas toujours la même mariée, mais ce sera toujours la même mariée, on est conscient. Donc première question, quels sont les critères que tu établis toi dans le cadre de ton recensement au sein de ton mouvement ?

[Intervenant 1] (2:06:19 - 2:08:32)
Le premier critère c'est la foi en la démocratie, parce que la démocratie ne va pas de soi, ça ne va vraiment pas de soi, et il est rare en fait de trouver des personnes qui soient réellement démocrates. La plupart des gens sont démocrates dans la mesure où la démocratie va dans leur sens. Si la démocratie s'en détourne ne serait-ce que d'un iota, ces gens cessent d'être des démocrates, et ils l'ont prouvé à de très nombreuses reprises.

Donc déjà, alors on ne peut pas évidemment sonder les reins et les cœurs, mais en tout cas on peut lire des personnes ou les entendre et se dire ah ben là, tiens, ils donnent des gages de foi en la démocratie, ça c'est le premier critère. Le deuxième critère c'est le non-sectarisme. On va se retrouver avec des gens qui préféreront conserver une forme de pureté de l'entre-soi plutôt que de faire aboutir un projet politique véritablement transformateur.

Donc vous voyez que chez certaines personnes, l'ordre des priorités n'est pas tout à fait clair. Je me dis démocrate, je veux instaurer une vraie démocratie, je tombe sur quelqu'un à côté de moi qui veut faire la même chose mais qui exprime des idées d'un autre bord politique que le mien, alors je ne vais pas lui parler. Alors que tous les deux, nous pourrions mettre de côté ce qui nous divise pour porter ensemble ce qui nous réunit.

Et donc voilà Stéphane, en deux mots comme en mille, le premier critère des gens qui soient vraiment démocrates et le deuxième critère des gens qui ne soient pas dévorés par le non-

sectarisme. Avec lesquels donc on puisse tenter de construire quelque chose.

[Intervenant 2] (2:08:34 - 2:09:02)
Tout à l'heure tu as parlé de conseil civique. Est-ce que tu pourrais développer, éventuellement, nous expliquer sur quelle base juridique actuelle cela peut exister, ou qu'est-ce qu'il faudrait faire dans la modification de la législation pour que ce conseil civique, je suppose que tu parles du mot conseil civique, tu fais le pendant du conseil communal, je suppose.

[Intervenant 1] (2:09:02 - 2:15:29)
Oui, alors pas seulement communal, parce que si tu veux Stéphane, alors il faudrait peut-être qu'avant ça, je dise aux personnes qui sont avec nous que je crois beaucoup demain à une France qui soit une vraie démocratie, ça on l'a dit, mais qui soit, comment dire, une espèce de république des provinces unies de France. Donc avoir des territoires qui seraient, si vous voulez, des bassins cohérents de vie, de culture, d'identité pour les gens, des bassins qui pourraient être de tailles très diverses, mais l'idée ce serait de se dire, mais est-ce qu'au niveau local, les gens se reconnaissent dans un pays, comme on le disait avant, dans le temps d'avant, dans un pays, dans un territoire de paysans. Quels sont ces différents pays qui sont dans la France d'aujourd'hui, dans la France multicontinentale d'aujourd'hui, quels sont ces différents pays qui pourraient demain remplacer les régions, si vous voulez, et qu'on puisse se retrouver en fait avec trois échelles démocratiques.

Une première échelle qui serait l'échelle communale, une deuxième échelle qui serait l'échelle provinciale. Donc avec autant de provinces qu'il y a de groupes humains français pour se reconnaître dans un bassin d'identité, de culture et de vie. Et enfin, un échelon national.

L'idée serait qu'à l'échelon micro-local, donc à l'échelon des hameaux dans les villages, à l'échelon des micro-quartiers dans les villes, il puisse y avoir des conseils civiques de premier degré. Donc des espaces qui peuvent être librement investis par les citoyens pour discuter, échanger, pouvoir identifier des problèmes, des enjeux ou des propositions de solutions, etc. Ça ce serait le premier degré démocratique de ces conseils civiques.

Donc conseils civiques de premier degré, si vous voulez. Ensuite, il y aurait un conseil civique de deuxième degré qui serait en fait le conseil civique communal, en face ou à côté du conseil municipal, du conseil exécutif. Ce conseil civique d'échelle communale, évidemment, serait en lien étroit avec les conseils civiques de premier degré.

Il serait donc constitué de personnes soit désignées par les conseils civiques de premier degré, soit tirées au sort ou autre, peu importe comment dire la formule, mais l'idée c'est d'avoir dans ces conseils civiques communaux des citoyens, en nombre égal du nombre du conseil municipal, qui soient là en fait pour évaluer l'action publique mise en oeuvre, en contrôler l'exécution. Les conseils civiques seraient là aussi avec un droit de veto sur le budget. Et donc là on serait sur un conseil civique communal ou municipal.

L'idée, ce serait aussi, à l'échelle de la province cette fois, des nouvelles provinces de France, l'idée ce serait que ces provinces soient autant de petits gouvernements qui puissent décider des affaires de la province, avec donc une équipe élue sur la base d'un projet, donc des représentants, et un conseil civique provincial qui aurait absolument les mêmes fonctions que le conseil municipal mais à l'échelle de la province.

Donc pouvoir accompagner les exécutifs dans la mise en oeuvre de leurs politiques, contrôler la mise en oeuvre de ces politiques, et évaluer l'impact concret tangible de ces politiques. Mais

aussi évidemment avoir un pouvoir très large d'initiatives et de propositions sur tout le reste. Et puis évidemment avoir enfin ce fameux droit de veto sur le budget.

Et enfin, dernier échelon, l'échelon national, l'idée ce serait de transformer le Sénat en conseil civique national. Pareil, avec des sénateurs qui seraient soit des citoyens tirés au sort, soit des citoyens désignés par les conseils civiques de premier échelon, etc. Et donc ce conseil civique national, ce nouveau Sénat, face au gouvernement, à l'exécutif national, aurait absolument les mêmes prérogatives que les conseils civiques au niveau municipal ou au niveau provincial.

Donc si vous voulez, l'idée c'est vraiment de se dire qu'on ne tord pas définitivement le coup à la question de la représentation, mais on a des représentants élus sur la base d'un projet tangible avec évidemment des garanties de légitimité démocratique et de représentativité, mais ça on pourrait y revenir plus tard si vous le souhaitez, et avoir donc en face de ces représentants élus avec un mandat clair des conseils civiques qui sont là en fait pour, pendant toute la vie politique, pendant la durée de tous les mandats, faire entendre la voix de la population, mais plus que la faire entendre. Avoir une instance de véritable participation démocratique et de véritable délibération démocratique entre les mains des citoyens. Notamment en ayant un droit de veto sur le budget, mais pas que, comme j'ai pu l'expliquer tout à l'heure.

[Intervenant 2] (2:15:32 - 2:16:23)
Alors plusieurs remarques avant de donner la parole à Christophe, qui vient de monter. Pour terminer, du moins essayer d'appréhender de façon globale ce conseil civique, cette notion de conseil civique. Première réflexion, ton niveau local, le quartier, le petit canton, ou je ne sais comment, tu as parlé de micro territoire à un moment donné, ça ressemble étrangement à ce qu'on appelle une assemblée citoyenne locale, comment tu différencies les deux, ce niveau-là, comment on fait œuvre de démocratie à l'intérieur de son conseil civique ?

Est-ce que tu nous expliquais le contenant, mais quel est le contenu dedans ?

[Intervenant 1] (2:16:23 - 2:18:18)
Je ne parle pas des programmes, mais je parle du fonctionnement de ton conseil civique. Alors le fonctionnement du conseil civique, il est clair, l'idée serait que les membres du conseil civique puissent avoir recours à l'ensemble des ressources, notamment d'expertise, disponibles sur un territoire ou à une échelle donnée, pour pouvoir débattre et formuler des propositions, ou voter des choses qui devront être impérativement prises en compte par l'exécutif. Mais ce n'est qu'une dimension du nouveau fonctionnement démocratique.

Parce qu'il y en aurait une autre, ce serait un recours extrêmement fréquent, extrêmement régulier, à des formes référendaires diverses et variées. Donc l'idée, si vous voulez, c'est qu'on a des représentants d'un côté, on a des citoyens tirés au sort, désignés ou élus par leur père de l'autre, et évidemment ces citoyens faisant partie des conseils civiques ne peuvent en aucun cas ni avoir une fonction élective par ailleurs, ni être membre de quelques conseils d'administration dans le privé que ce soit. Il faut vraiment que ce soit des personnes, des citoyens lambda, qui vont pouvoir exercer leurs prérogatives citoyennes, démocratiques, de la façon la plus libre possible, la moins téléguidée possible.

Et à côté évidemment de ça, un recours régulier, dès que nécessaire, à des formes de votation populaire ou des formes de référendum, pour acter au niveau local, au niveau provincial ou au niveau national, telle ou telle décision.

[Intervenant 2] (2:18:21 - 2:18:27)

Alors je n'y vois pas, moi personnellement, de différence entre une assemblée citoyenne locale et un conseil civique au niveau local ?

[Intervenant 1] (2:18:27 - 2:18:28)
Il n'y en a pas vraiment.

[Intervenant 2] (2:18:30 - 2:19:48)
D'accord, on est bien d'accord. Alors si on remonte un peu plus haut dans la zone de chalondise, puisqu'on peut parler comme ça malheureusement, ce serait peut-être une critique, parce que c'est à la fois paradoxal et en même temps assez surprenant. Le discours que tu nous parlais depuis le début vise à une forme d'approche systémique, de substitution, voire de changement total, puisque tu fais un peu comme nous, ici présent, tu parles de première démocratie.

Et j'avais eu la chance, avec Marc Chinel, un jour, dans une émission, de pouvoir écouter Pierre Rabhi, qui nous parlait de l'aménagement du Titanic. Est-ce que faire coïncider des conseils civiques, aussi nobles, la démarche, on a bien compris, encore une fois, il ne s'agit pas de remettre en cause ton intégrité ou ta pensée, mais est-ce que tu trouves que faire coïncider une structure représentative avec ces conseils civiques, ce n'est pas un aménagement du Titanic, ni plus ni moins ?

[Intervenant 1] (2:19:50 - 2:25:10)
Ce serait, à mon avis, un aménagement du Titanic, pour reprendre tes termes, si et seulement si on avait des représentants élus selon les mêmes modalités qu'aujourd'hui, c'est-à-dire à travers un vaste foutage de gueule. Un tel dispositif de démocratie continue et de démocratie plurielle, faisant cohabiter des représentants élus sur la base d'un programme et des citoyens tirés au sort, désignés ou élus par leur père pour la durée d'un mandat, ça n'aurait de sens que si on revisitait très très profondément l'élection de nos représentants aujourd'hui. Je vois plusieurs choses qui me semblent assez difficilement contournables si, évidemment, on reste dans ce paradigme-là.

Premièrement, reconnaissance du vote blanc. Deuxièmement, se dire que si le candidat ne dispose pas d'un seuil minimal de voix, il n'est pas élu et personne n'est élu. Et on rejoue l'élection tant que n'émerge pas un projet porté par une personne qui pourra se prévaloir d'une forme de légitimité démocratique.

Donc, pour moi, c'est important parce que, comme je le disais tout à l'heure, on ne devient pas citoyen par l'opération du Saint-Esprit à 18 ans et un jour. C'est un cheminement et c'est même un chemin de conversion pour justement ce désencombré de tous nos penchants égoïstes ou égotiques, ou de tout ce qui pourrait relever de notre intérêt de court terme, pour adopter une autre perspective, une perspective de bien commun, une perspective d'horizon de progression collective. On n'en est pas là, loin s'en faut.

Et on est même aujourd'hui plutôt, malheureusement, dans des sociétés où le paradigme dominant est celui de la servitude volontaire. Et je ne pense pas qu'on en sorte par un claquement de doigts ou même par comment dire, c'est pas, comment dire, demain notre prise de pouvoir, entre guillemets, qui pourrait échanger quelque chose si nous ne jouions pas sur bien d'autres tableaux. Et si nous ne donions pas le temps de construire dans le temps long quelque chose de neuf.

Tu parlais de changement systémique tout à l'heure et c'est absolument ça. Il ne s'agit pas demain de se dire on va changer de casting. C'est pas parce qu'on va remplacer Macron X, Y ou Z par A, B ou C que ça changera quelque chose demain.

La seule chose qui pourra vraiment changer la donne, c'est non pas de changer le casting mais de changer le scénario et donc de revisiter profondément les règles du jeu. Donc pour revenir sur ta question, est-ce qu'il n'y a pas paradoxe grosso modo à maintenir l'existence de représentants élus demain, je me dis que ne serait-ce qu'à titre temporaire, dans un cheminement historique plus long, on va avoir besoin d'une part d'ouvrir des espaces et de créer des infrastructures permettant d'accueillir tous les citoyens qui souhaiteront s'impliquer dans l'espace public et dans la vie publique et ce seront les conseils civiques à tous les étages, à toutes les échelles. Mais on aura aussi sans doute besoin d'avoir des personnes ou des groupes de personnes qui justement ont un ou des rêves à défendre, ont envie de partager dans le cadre de l'espace public, dans le cadre du débat public, un rêve ou des rêves et à tenter de les mettre en oeuvre à travers une élection selon un modèle représentatif. Voilà pourquoi Stéphane, je me dis que ne serait-ce qu'à titre transitoire, on a à mon sens besoin d'une part d'ouvrir des espaces nouveaux à investir par des personnes nouvelles, par des citoyens comme vous et moi, qui ont envie de contribuer à une forme de bien commun, mais je pense qu'on a aussi besoin de personnes qui ont une vision systémique ou cohérente à proposer au reste de la société quant à son avenir, ne serait-ce que le temps que les uns et les autres puissent grandir, grandir en conscience et en responsabilité.

[Intervenant 2] (2:25:11 - 2:26:42)
J'ai bien entendu ce qu'ont dit les gens qui pensent que l'on peut aménager la représentativité, il y en a d'autres qui pensent complètement au contraire, dont je fais partie, ou Kadi aussi, nous avons réfléchi à des modes de gouvernance systémiques où il n'y a plus du tout de représentativité, où il n'y a plus du tout de parti, mais on peut l'envisager dans le cadre d'une transition. Encore une fois, personne ne détient la vérité, on est là pour essayer de réfléchir et d'échanger, et surtout de converger. Je voudrais qu'on monte d'un étage encore, tout à l'heure tu as parlé de socialisation et non d'étatisation.

C'est un concept qui me va bien, je pense savoir où tu veux aller et je veux en être sûr, et j'aimerais que tu développes ça puisque tu nous as parlé, là on voit tout ton parcours, du moins dans ta formation de chef d'entreprise et de management, tu nous as parlé des SCIC. Est-ce que tu peux développer ce sujet et nous expliquer cette notion de socialisation par opposition à l'étatisation s'il te plaît.

[Intervenant 1] (2:26:43 - 2:33:27)
Tout à fait. Si tu veux, dans le langage courant, quand on parle de nationalisation, les gens pensent immédiatement étatisation, c'est-à-dire qu'on va confier à l'État et à ses agents exclusivement la charge de la gouvernance et de la conduite d'une entreprise donnée. Ce modèle, à mon avis, a vécu et l'histoire nous a montré que l'État lui-même a ses propres intérêts, ses propres lignes d'intérêt, qui ne sont pas nécessairement, loin sans faux, les lignes d'intérêt de la société.

Donc, quand j'appelle de mes vœux une nationalisation des secteurs stratégiques, ce n'est pas pour les étatiser, donc pour les confier à l'État et à ses agents, mais pour les confier à la société organisée. Comment fonctionne le modèle de la société coopérative d'intérêt collectif qui a été créée juridiquement, si mes souvenirs sont bons, au tout début des années 2000 ou à la toute fin des années 90 ? C'était Guy Ascoët à l'époque, qui était je crois secrétaire d'État à l'économie sociale et solidaire, qui avait donc proposé ce statut qui était passé dans la loi.

L'idée de la société coopérative d'intérêt collectif, c'est qu'en fait la gouvernance de l'entreprise est confiée à toutes les parties prenantes qui ont un intérêt direct ou indirect à la gestion du bien ou du service donné. Je vous prends un exemple, enfin ce n'est pas un exemple

d'ailleurs, en termes de fonctionnement, ça veut dire en fait que le conseil d'administration est un conseil qui va être constitué de différents collèges de parties prenantes. Je vous prends des exemples.

Prenons par exemple, disons que demain on transforme France Télévisions en société coopérative d'intérêt collectif. Ça voudra dire qu'on va créer un collège d'investisseurs publics. Bah oui, si l'État veut mettre des rondes en France Télévisions, il peut en mettre évidemment, mais au titre des investisseurs publics, un collège.

Si on a des intérêts privés qui veulent investir dans cette société coopérative d'intérêt collectif des médias, cette nouvelle France Télévisions, on va pouvoir créer un collège d'investisseurs privés. On va aussi avoir un collège de salariés journalistes. On va aussi avoir un collège de salariés non journalistes.

On va aussi avoir un collège d'usagers, donc de téléspectateurs. Et tous ces différents collèges vont avoir chacun une voix. Et donc la gouvernance de la société coopérative d'intérêt collectif permet d'une part d'écouter, d'entendre et de laisser une place à toutes les parties prenantes pour une activité donnée.

Ça peut être les fournisseurs, ça peut être vraiment ce qu'on veut, parce que évidemment c'est un statut très souple où on crée autant de collèges qu'on le souhaite. Mais l'idée évidemment est que chaque collège puisse de façon cohérente représenter une dimension des intérêts qui sont en jeu. L'intérêt de la société coopérative d'intérêt collectif c'est qu'évidemment au sein même de cette gouvernance vous avez des mécanismes de pouvoir et de contre-pouvoir puisque chacun n'a qu'une voix et il n'y a pas de voix prépondérante.

Dans l'économie capitaliste classique c'est grosso modo un euro une voix. Là ça va être une personne ou un collège une voix. Donc ça permet déjà une gouvernance bien plus démocratique.

Et puis il y a d'autres éléments qui militent aussi pour la transformation d'entreprise de secteur stratégique en société coopérative d'intérêt collectif, c'est le fait que la SIC détermine par la loi, et la loi peut changer demain évidemment pour être encore renforcée, la SIC détermine qu'au moins, enfin les statuts de la SIC déterminent qu'au moins, si mes souvenirs sont bons, qu'au moins 59% des bénéfices sont impartageables.

Ça veut dire qu'en fait une proportion conséquente et supérieure à la moitié des bénéfices potentiellement générés va être directement réinjectée dans l'activité ou selon les choix qui seront faits, servir par exemple à des augmentations de salaires pour les salariés ou servir à une baisse du prix du produit ou du service fourni. Donc on se retrouve en fait avec deux garde-fous, avec ce statut de secteur stratégique d'intérêt collectif, donc cette socialisation de secteur stratégique. Premier garde-fou, une internalisation des contre-pouvoirs.

Donc on a constamment à gouvernance au quotidien des pouvoirs qui vont être contrebalancés par des contre-pouvoirs. Donc on n'a pas un acteur prépondérant, serait-il l'État, qui va vous dire moi je suis garant de l'intérêt général, moi je suis comment dire le seul à même de définir l'intérêt général et donc ça va être ça et on va le suivre. Non ça ne marche pas comme ça.

Il va falloir qu'il y ait une majorité au sein des parties prenantes représentées par différents collèges qui puissent voter pour aller dans une direction stratégique plutôt qu'une autre. Donc premier avantage, une démocratie continue dans la gouvernance. Deuxième avantage, une

gouvernance qui ne pourra pas, selon son bon vouloir, redistribuer ou répartir à sa guise les éventuels bénéfices.

Puisqu'on a une forme de clause de sauvegarde qui veut que l'essentiel, voire la quasi-totalité, parce que ça peut être inscrit dans les statuts, que la quasi-totalité de l'argent qui est dégagé par l'activité doit être réinvesti dans l'activité. Et ces deux critères-là me semblent absolument parfaits pour que la société en tant que telle puisse reprendre la main sur l'économie, en tout cas les secteurs stratégiques de l'économie, pour pouvoir demain se dire, sans se payer de mots, véritablement souveraine.

[Intervenant 2] (2:33:28 - 2:39:17)
C'est très intéressant. Je pense, Karim, qu'il va falloir qu'on se voie en dehors parce qu'il est très intéressant de voir comment différents cerveaux peuvent commuer vers une espèce de chemin à la fois parallèle et sur des sentiers qui finissent par nous emmener dans la même clairière. Quand j'ai rencontré Kali, le coup autre, nous avons échangé son savoir sur des projets systémiques totals de gouvernance, mais aussi de réflexion, pas seulement de gouvernance, d'économie.

Et j'ai, à un moment donné, dans l'approche systémique d'une nouvelle réflexion sur une société, émis deux idées en ce qui concerne l'économie. Entre autres, d'abord une Banque Nationale d'État sans Usure, qui prend vraiment son rôle de créateur et de destructeur de monnaie. Et puis, ce que j'ai appelé des sociétés citoyennes de production responsable, qui ne sont pas si éloignées de ce statut-là, mais qui va un petit peu plus loin, qui est juste au boutiste.

C'est-à-dire que ces sociétés citoyennes de production responsable seraient à terme amenées à remplacer la totalité des autres types de sociétés, dans la mesure où, dans le modèle que tu proposes, puisqu'aujourd'hui on te reçoit avec ton mouvement dans la partie des émissions de Démocratie Directe, où on est à l'écoute des modèles, tu fais partie des derniers modèles, puisque malheureusement nous n'avions pas eu la chance de te rencontrer avant. Et dans ces modèles, rares sont les approches et les réflexions économiques.

Elles sont toujours très ciblées, avec des idées parfois extraordinaires et très bonnes. Tu parlais tout à l'heure des médias, je t'invite à te rapprocher des idées de la RAC, par exemple, on a dédié une émission, c'est très intéressant. Je reviens sur cette approche économique.

Il y a une chose, il me semble, que tu as oubliée, du moins, c'est l'aspect mortifère de la finance au sein de notre économie. Ces sociétés de coopération, corporatives, ont toujours existé, elles ont été améliorées. Ce que tu proposes, là, on est quasiment presque à l'aboutissement, sauf, je dirais, qu'elle ne remplit pas son rôle ultime, que devrait être une société, une économie et une démocratie qui se respectent, c'est-à-dire de faire tourner la machine et d'apporter le bien-être, à la fois à ses employés, mais aussi à ses concitoyens.

Donc, par exemple, j'aurais, moi, imaginé une société citoyenne de production responsable, qui soit financée exclusivement par une banque nationale d'état sans usure, qui serait réservée exclusivement à la production, je dis bien la production, puisqu'aujourd'hui, on a une finance qui est complètement décollérée de la production, avec une obligation que j'appelle le soutenabilité systémique, c'est-à-dire cette fameuse écologie dont on n'a pas les oreilles, mais qui, enfin, contient plus ni moins qu'un autre modèle économique destructeur de notre environnement, sans bénéfice, société sans bénéfice, après investissement, on retrouve toutes les vertus dont tu viens nous parler, de la production et de l'investissement dans une société qui se respecte et qui prépare l'avenir, sans apport de financement extérieur et étranger, et sans actionnaire, bien sûr, et pour finir, avec responsabilité. Je ferme cette

prévue qu'on n'était pas toujours des béni-oui-oui et qu'on pouvait avoir des oppositions de point de vue, mais qui restent, pour être honnête, des oppositions de détail. Il me semble que, de la même manière que tes conseils civiques sont d'une période de transition, même moi, si j'y vois encore une fois un aménagement du Titanic, il me semble aussi que ces types de sociétés-là, dont tu défends un juste type, encore une fois l'idée me paraît noble et éthique, puisque c'est quand même principal, ne tiennent pas compte d'un environnement économique national, et surtout de cette problématique, à la fois de l'usure, ça on parle de la monnaie, mais surtout de la financiarisation en outrance de notre société, qui fait qu'aujourd'hui, les plus improductifs d'entre nous, enfin en tout cas d'entre eux, sont ceux qui gagnent le plus d'argent, et que les plus productifs d'entre nous, nous sommes dans les classes les plus pauvres. Il y a quand même quelque part une inégalité terrible dans ce modèle de société, auquel peu que, en tout cas on l'espère, souhaiter un jour ou l'autre sa mort, sans que ce soit trop radical, sans que ce soit trop mal.

Donc ça m'intéressait de savoir ce que tu penses justement dans ta réflexion globale de la société, puisque tu repenses la société, tu as cette prétention comme chacun d'entre nous, et c'est très bien, ce que tu penses de l'aspect financier au niveau de l'économie, par rapport à ta proposition de société coopérative ?

[Intervenant 1] (2:39:17 - 2:45:49)
Déjà te dire que je te rejoins à plus de 1000% sur tout ce que tu viens de dire. En fait, le système financier aujourd'hui est devenu sans doute le principal cancer de nos sociétés. Et c'est d'abord et avant tout un instrument d'asservissement, d'asservissement qui soit individuel ou collectif d'ailleurs, à travers des systèmes plus ou moins sophistiqués de crédit, de possibilités d'endettement à outrance, etc.

Quand on voit le fonctionnement de nos sociétés aujourd'hui, on se rend compte en fait que, c'est Dauf tout à l'heure qui parlait de l'importance du rêve, la finance est une industrie de vente de faux rêves. L'idée est de faire croire à ceux qui sont suffisamment naïfs pour tomber dans le panneau, qu'on va pouvoir suivre une espèce de sentier de croissance infinie dans un monde qui pourtant est matériellement fini. C'est Rabhi notamment qui avait vraiment de beaux propos là-dessus.

Mais on se rend compte aussi que nous en sommes arrivés aujourd'hui à un tel point de spéculation, dans tous les sens du terme, qu'en fait, de deux choses l'une. Si vous voulez, par rapport au fonctionnement économico-financier du monde, vous avez, enfin tout le monde sait ça aujourd'hui, mais on a d'un côté ce qu'on peut appeler l'économie réelle, l'économie productive, l'économie qui crée des biens notamment et aussi quelques services qui sont tangibles, quantifiables, et puis l'économie financière ou l'économie dite spéculative, qui fonctionne beaucoup comme une promesse faite par rapport à l'économie réelle. C'est vraiment le propre des produits dérivés notamment ou de tout un tas d'autres produits financiers qui vous disent, écoutez, faites-moi confiance, ce qui ne vaut rien aujourd'hui ou ce qui vaut un aujourd'hui vaudra 1000, 100, 1000, 10 000, 100 000, 1 million demain. Et aujourd'hui on en est là, si vous voulez.

On a, comment dire, une espèce de gouffre abyssale entre la valeur quantifiable de l'économie réelle et la valeur quantifiable de l'économie spéculative. On est, je crois, sur un rapport de 1 à 20 000 à peu près, en termes monétaires. Qu'est-ce que ça veut dire ça ?

Ça veut dire deux choses, ou plutôt ça nous conduit à une alternative. Soit le système financier tient ses promesses, tiendra demain ses promesses. Et donc, si vous voulez, cet argent virtuel qui est, comment dire, cette masse d'argent virtuel qui est à peu près 20 000 fois supérieure à la

masse d'argent reposant sur des actifs réels, ben si la promesse est tenue, le monde disparaît.

Le monde disparaît parce que là on n'en sera plus à une crise écologique, on en sera vraiment à un saccage de la planète. Donc dans le premier cas de figure, la promesse se réalise et le monde disparaît parce que pour, comment dire, rendre réelles ses promesses financières virtuelles, il faudrait non seulement raser cette planète, mais en raser sans doute quelques autres. Soit l'économie financière ne tient pas ses promesses, et là c'est tout le système qui va s'effondrer comme un château de cartes, quand un nombre, comment dire, quand une masse critique d'acteurs retirera sa confiance à cette économie financière, parce qu'elle repose aujourd'hui entièrement sur la confiance qui lui est accordée, entièrement.

Et ce sont d'ailleurs souvent des esprits qui se présentent comme très cartésiens, très rationnels, voire très rationalistes, qui vont faire, comment dire, l'apologie de la finance. Alors même que le monde de la finance est un monde de croyance, de foi, d'adhésion aveugle, de confiance ou de défiance, qui repose souvent sur pas grand chose et qui d'ailleurs la plupart du temps va créer, comment dire, des espèces de mouvements moutonniers qui vont pouvoir faire monter certaines valeurs jusqu'au firmament ou en faire cracher d'autres plus bas que terre. Tout ça repose simplement sur la confiance qu'une masse critique de personnes fait à ce système.

Et en effet, donc d'une part, l'économie financière est une économie de prédation, une économie de fausse promesse, si c'était le contraire on le saurait depuis le temps, et d'autre part, il n'est pas à mon sens juste, normal, ni sage d'ailleurs, que l'argent, la monnaie, qui est un bien commun, puisse être laissé entre les mains d'intérêts privés, à savoir entre les mains de banques privées. Rien ne justifie cela, absolument rien ne justifie cela. Et à part les acteurs, les agents qui vont faire tourner de façon très artificielle ce système et qui vont en tirer bénéfice, pour le reste de la société, c'est une perte nette.

Donc typiquement, sur un secteur comme le secteur bancaire, il n'y a pas de raison, en tout cas à mon sens aujourd'hui, que ce secteur bancaire soit laissé entre les mains d'intérêts privés. Aucune raison.

[Intervenant 2] (2:45:52 - 2:47:33)
On est bien d'accord sur ce sujet en tout cas. Je te propose, si tu veux bien Karim, qu'on se dirige doucement vers la fin, il va bientôt être minuit et on n'a pas pu évoquer la totalité des choses, mais je pense qu'on a pu faire en tout cas découverte de la personne, de son parcours. J'invite toutes les personnes qui seraient désireuses d'aller plus loin dans la bulle nous avons et dans les épingles mis, un lien vers le mouvement, donc la voix de Karim.

Je voudrais que pour conclure, tu nous donnes un dernier avis sur ce que moi j'appelle la contre-évolution. Alors tu l'as évoqué très rapidement tout à l'heure, c'est un sujet qu'on n'a pas eu l'occasion souvent de parler, ça nécessiterait à mon avis une ou deux émissions, parce que c'est vraiment quelque chose qui touche tous les domaines sociologiques, anthropologiques, monétaires, financiers, bref. Tout à l'heure tu parlais donc, en cas de l'avènement d'une éventuelle première démocratie, de ce que j'ai appelé la contre-révolution, comme il y a toujours eu dans les révolutions des contre-révolutions, moi j'appelle ça la contre-révolution, et tu en as fait référence à un moment donné.

Donc est-ce que tu pourrais, en titre de pré-conclusion, nous expliquer comment tu vois la résistance au changement à l'international, de l'avènement d'une première démocratie éventuelle dans un pays tel que la France ?

[Intervenant 1] (2:47:35 - 3:00:30)
Je partirais peut-être déjà d'un constat. Dans, à mon avis, la quasi-totalité du monde, en tout cas de ce que j'en connais, il n'existe pas de démocratie. Dans la quasi-totalité du monde, les peuples sont soumis à des oligarchies, plus ou moins libérales, plus ou moins autoritaires.

Dans le cadre occidental, pour moi les porteurs, non pas de la contre-révolution mais de la révolution, enfin une révolution assez inhumaine, une révolution financière, une révolution néoconservatrice, les tenants de cette révolution, je les classerais sous l'expression d'oligarchie atlantiste. C'est-à-dire qu'en fait, depuis le milieu du XXe siècle à peu près, court parmi les élites, les élites états-uniennes et les élites européennes, en tout cas ouest-européennes, le fantasme ou le rêve, qui n'est pas le mien comme vous l'aurez compris, le fantasme ou le rêve d'États-Unis d'Occident, avec évidemment au centre de ces États-Unis d'Occident l'Empire américain, et puis toutes ces autres provinces vassalisées, d'Europe et d'Asie.

La France est évidemment aujourd'hui très clairement l'une de ces provinces vassalisées. Ce rêve d'États-Unis d'Occident, il a commencé à prendre un peu consistance avec des gens comme Jean Monnet à l'époque. Et à mon sens aujourd'hui, depuis les années 90, depuis en fait que l'Union soviétique a disparu, et avec elle le spectre d'une alternative possible.

Alors bon, ce n'est pas moi qui vais défendre, ni devant vous, ni devant qui que ce soit, le modèle soviétique ou le communisme historique. Il n'empêche que nos élites occidentales ont fait preuve d'une modération peu commune du fait de cette menace qui planait pendant quelques décennies. Et à mon sens d'ailleurs, c'est du fait de cette menace qui planait qu'après la Seconde Guerre mondiale, on a pu par exemple avoir cette période de 30 glorieuses, en tout cas cette période où la répartition de la valeur a été répartie de façon plus ou moins équitable entre capital et travail.

Vous remarquerez une chose, c'est que cet équilibre fragile s'est brisé du jour au lendemain quand la menace soviétique a disparu. Où là on est rentré dans un nouveau cycle historique, comment dire, de prédation débridée. Et après donc une période de théorie des défaillances du marché qui a permis l'avènement d'États forts, d'États-providences, etc., à partir de l'année 1970, notamment dans les milieux académiques, le nouveau champ qui était entendu, c'était le champ de la théorie des défaillances de l'État. Et donc il fallait faire reculer l'État partout où il était présent, souvent d'ailleurs à juste titre malheureusement, parce que l'État, à mon sens en tout cas, n'a pas fait que du bien, mais pour le remplacer partout par le marché. Et évidemment on se rend bien compte que le marché, par la seule loi de l'offre et de la demande, est incapable ni de fixer un cap de bien commun, ni de permettre, comment dire, une évolution harmonieuse et durable de l'économie. Tout ça pour dire, en fait, que cette oligarchie atlantiste qu'on retrouve donc de part et d'autre de l'Atlantique, aux États-Unis chez les Républicains comme chez les Démocrates, ou en Europe dans la quasi-totalité des pays d'Europe occidentale, cette oligarchie, en fait, elle est bien consciente qu'aujourd'hui sa légitimité est de plus en plus contestée, et qu'elle est sur plein de sujets sur le fil du rasoir. C'est la raison pour laquelle d'ailleurs, à mon avis, elle veut absolument pousser par le maître américain. Le maître américain c'est très simple, c'est une équipe de néo-conservateurs, je parle de réseau de pouvoir, une équipe de néo-conservateurs qui sont présents tant chez les Démocrates que chez les Républicains aux États-Unis, qui sont convaincus qu'ils peuvent encore refaçonner le monde entier selon la forme de leurs intérêts.

Et puis évidemment, à côté de cette avant-garde néo-conservatrice de nature révolutionnaire, on a le complexe militaro-industriel. Et aujourd'hui je pense que si nos dirigeants européens sont si acharnés à vouloir que des choses dérapent, notamment en Ukraine, sont si acharnés à

pousser à la guerre, c'est parce que le maître américain derrière a besoin d'écouler sa production, notamment aux Européens, et que tout cela en plus a vocation encore une fois à tirer un énième rideau de fumée ou à alimenter une énième diversion pour justement détourner l'attention du plus grand nombre des enjeux fondamentaux du temps, c'est-à-dire un peuple qui a perdu toute souveraineté et tout pouvoir, une économie qui fonctionne au service exclusif des plus riches, ou en tout cas des plus prédateurs, une société qui est rongée par les inégalités de toutes sortes sociales, fiscales, etc., des systèmes éducatifs qui sont devenus complètement insensés, sans horizon, et qui n'ont d'autre vocation que d'alimenter ou de reproduire la société telle qu'elle existe, avec ses différentes traites sociales.

Donc on a une société qui est complètement bloquée, complètement verrouillée par une oligarchie politico-économique, on a une espèce de perte de sens profonde dans le monde occidental, on a quand même des contestations qui, depuis quelques années, alors évidemment le Covid est passé par là, puis l'Ukraine, donc avec toute une machine propagandière pour la compagnie, mais on a quand même des contestations sociales et des contestations politiques de plus en plus fortes et de plus en plus radicales, et tout ce mélange fait qu'on est aujourd'hui face à des... Encore une fois, je n'aime pas employer le terme d'élite pour ces gens-là, mais en tout cas on a, si vous voulez, des réseaux de pouvoir, des réseaux de puissants, qui sentent ou qui ont senti depuis un moment déjà le vent du boulet du canon passer tout près de leur tête, et qui aujourd'hui trouvent tous les moyens possibles et imaginables pour tenter de détourner les populations, les différentes populations, des vrais enjeux du moment, pour faire diversion notamment avec la question de la guerre, du terrorisme ou autre, et l'enjeu va être vraiment d'essayer méthodiquement, et ça ne va pas être évident, de faire tomber toutes les illusions fondamentales sur lesquelles repose notre système.

Et encore une fois, j'en vois trois. Première illusion fondamentale, nous sommes en démocratie même si elle n'est pas parfaite, et bien non, nous ne sommes pas en démocratie, nous ne sommes pas face à une démocratie imparfaite, nous sommes face à un système qui n'est pas démocratique. Deuxième illusion, notre modèle socio-économique est efficace et rationnel.

Faux, notre modèle socio-économique n'est ni efficace ni rationnel. Mais si vous voulez, la croyance assez générale, assez répandue dans le fait qu'on a le moins mauvais système économique possible, contribue à alimenter l'adhésion, même timide, d'une majorité des populations à ce système. Et enfin, à mon avis, dernière illusion fondamentale, nous sommes la fine fleur ou le sommet de la civilisation.

Et au nom d'avancées civilisationnelles occidentales majeures, l'individualisation des conditions, la mise en œuvre plus ou moins effective de liberté fondamentale, la capacité à avoir une approche rationnelle et scientifique du monde qui nous entoure. Rationnelle et scientifique, c'est-à-dire soumise au débat permanent, ce qu'on a complètement perdu aujourd'hui. Aujourd'hui, nos sociétés se gargarisent de science, mais il n'y a qu'à revenir à l'épisode du Covid pour se rendre compte qu'on se fout de notre gueule, mais à 1000%.

Vous vous souvenez tous sans doute de ce fameux slogan « on peut discuter de tout sauf des chiffres ». Mais même un étudiant de première année de statistique sait qu'il n'y a rien de plus discutable qu'un chiffre et que tout chiffre n'est que le fruit d'une production méthodologique donnée et qu'on ne peut pas être dans une démarche scientifique si on tient pour sacré ou pour tabou tel ou tel sujet, si on bat en brèche tout débat public ou tout questionnement public sur des questions de santé publique, de recherche ou de science. Bref, le monde occidental a apporté beaucoup, beaucoup, beaucoup à la civilisation universelle. Mais on assiste, et ça depuis un moment déjà malheureusement, à des formes d'involution où, en fait, le système a

été poussé aux limites extrêmes de sa logique et crée aujourd'hui des monstruosités en chaîne.

Et il ne va pas être évident, si vous voulez, je pense que le cœur du combat qui va être amené dans l'espace public va être un combat d'ordre culturel. Qu'est-ce que j'entends par là ? Démonter les illusions fondamentales sur lesquelles repose l'adhésion du plus grand nombre et qui relèvent la plupart du temps de contes pour enfants, d'histoires à dormir debout.

[Intervenant 2] (3:00:33 - 3:03:13)
Eh bien, merci Karim pour cette réponse. On va donc clôturer ce space. On aurait pu encore continuer jusqu'au bout de la nuit, tellement tes propos et tes avis sont intéressants.

Je voulais juste, avant de clôturer, vous parler de la programmation à venir. La semaine prochaine, nous recevrons Laurent Louis, un ancien député belge qui avait défrayé la chronique pour des tribunes très hautes à l'Assemblée belge, qui nous parlera de son mouvement Révolution, un peuple souverain. La semaine d'après, dans le cadre des émissions de l'AMDF pour la cinquième, nous parlerons des constitutions nationales et communales et leur hiérarchisation.

Et oui, Léo Giraud, Bernard Guérani et Raphaël Romm nous parleront de constitutions communales. C'est surprenant. La semaine d'après, nous recevrons Camille Clodel, le réalisateur du merveilleux documentaire La démocratie au nom de l'Europe, s'intitulera, pour parler donc de son documentaire, Au nom de l'Europe.

Nous aurons après deux volets avec Frédéric Ferrier concernant notre commission d'enquête citoyenne sur les dérives médicamenteuses et protocolaires de la fin de vie. Et entre les deux, nous aurons Philippe Grégoire qui nous parlera des projets alimentaires territoriaux, qui est un agriculteur aux couleurs que vous avez sur tous les plateaux mainstream, en tout cas ceux qui veulent bien encore l'accueillir. Karim, je voulais vraiment te remercier, on va rester en contact parce qu'on a des interactions et des synergies à faire.

Je voudrais remercier Marc, je ne sais pas si tu peux prendre la parole, si ton micro fonctionne ou pas. Merci à Kali que je charge de torturer ce space puisque pour des raisons diverses je n'ai pas pu l'ouvrir. Je te laisse le mot de la fin Karim et je vous remercie tous de votre attention, merci aux intervenants, merci à ceux qui écoutent et n'oubliez pas de partager, en règle générale on va avoir 10 à 20 fois plus de réécoutes que d'écoutes en live, surtout quand on a face à des gens comme Etienne Chouard, qui est un testouf auditeur aujourd'hui a reçu.

J'espère que cette émission a été savoureuse puisqu'on a la chance de partager un petit moment avec Etienne Chouard aussi. Karim, je te remercie, je te laisse le mot de la fin.

[Intervenant 1] (3:03:14 - 3:04:50)
Je serai très bref, merci infiniment à tous, merci pour votre écoute, merci pour votre invitation, merci pour votre patience aussi je pense à nos auditeurs qui ont quand même écouté longuement et très poliment et puis peut-être mon mot de la fin ce sera celui-ci. C'est une phrase de Sénèque en fait. Ce n'est pas parce que les choses sont impossibles que nous ne les faisons pas, c'est parce que nous n'osons pas les faire qu'elles paraissent impossibles.

Et je trouve cette formule frappée au saut du bon sens. Donc merci, merci infiniment à tous. Le combat ne fait que commencer et malheureusement le contexte est relativement déprimant, mais c'est pour ça qu'on a je pense, comme le disait Dov, d'autant plus besoin de rêve, d'autant plus besoin de partage, d'autant plus besoin de plaisir aussi.

Parce que les combats dans lesquels on s'engage le plus durablement sont les combats qui nous procurent un minimum de plaisir, ça j'y crois profondément.

[Intervenant 4] (3:04:50 - 3:05:14)
Je remercie Karim pour l'ensemble de ses interventions, ses précisions et cette soirée passée ensemble. Merci à Marc pour l'animation de cette émission. Merci à Stéphane pour l'organisation et ses interventions.

Merci aux différents intervenants et bien sûr à tous les auditeurs et on vous dit à la semaine prochaine, mardi prochain à 18h, horaire un petit peu avancé pour effectivement l'émission avec Laurent Louis.

[Intervenant 1] (3:05:15 - 3:06:42)
Bonne fin de soirée à tous. Merci beaucoup et à bientôt. Ciao !